

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

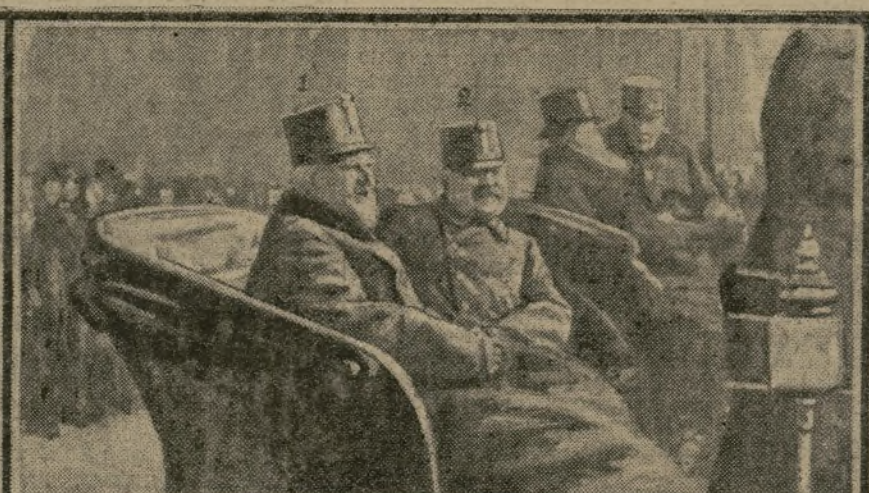
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

FERDINAND DE BULGARIE SUR LE FRONT AUTRICHIEN



(1) L'ARCHIDUC FREDERIC RECOIT LE ROI FERDINAND (2)



LE ROI (1) ET L'ARCHIDUC (2) SE RENDENT AU QUARTIER GÉNÉRAL



LE ROI FERDINAND (X) FELICITE UN SOUS-OFFICIER AUTRICHIEN

Le roi Ferdinand de Bulgarie s'est rendu récemment, on le sait, au grand quartier général de l'armée autrichienne. Reçu par l'archiduc Frédéric, généralissime, il passa en revue quelques-uns des régiments à qui incombera prochainement la lourde tâche de s'opposer aux rudes assauts de nos alliés russes et italiens.

Pour l'autre victoire

Les graves événements qui se produisent, à l'heure présente, sur notre front de combat, ne doivent pas faire perdre de vue, par la perspective radieuse du succès final de nos armes, l'autre victoire, celle qu'à l'héroïsme de nos soldats, au suprême sacrifice consenti par nos morts nous devons de remporter pour compléter et sanctionner la première.

Parallèlement au développement de la production par l'organisation de l'éducation professionnelle et la division rationnelle du travail, il importe qu'il soit procédé au perfectionnement des facteurs de vente existants et à la création de nouveaux organismes sur les marchés de l'univers où peuvent s'écouler les fruits de notre activité en même temps que se trouver les matières premières nécessaires à nos industries et les denrées manquant à notre approvisionnement.

Or, il est à prévoir que de graves difficultés vont surgir du fait de la réduction à sa plus simple expression de notre personnel de voyageurs et représentants de commerce, déjà si restreint avant que la tuerie soit venue le décimer, tandis que, d'autre part, de nombreuses complications vont naître des perturbations jetées par le cataclysme dans les divers rouages des transactions internationales, tels le crédit, les transports, les douanes.

Il importe donc, pour assurer la reprise et le développement de notre commerce extérieur, source de richesse nationale, de procéder sans tarder à la création, chez nos alliés et chez les neutres, d'offices de commerce destinés à servir d'organes de liaison économique entre la France et les autres nations de l'univers.

Les opérations traitées par ces offices, pour répondre à leur destination, devront être les suivantes :

1° L'entretien, dans chaque centre d'affaires, d'une exposition permanente d'échantillons ouverte aux acheteurs désirant se documenter sur nos produits et pourvue de comptoirs de vente où seront reçues les commandes ;

2° L'organisation de représentations collectives groupant entre les mains d'agents expérimentés et connaissant à fond la clientèle à visiter un certain nombre de firmes appartenant à une même catégorie professionnelle, mais ne pouvant pas se porter ombrage les unes aux autres ;

3° La répartition d'une publicité collective par voie d'annonces, d'affiches et de catalogues, faite en tenant un compte judicieux des goûts et des usages de chaque pays, afin de faire connaître la supériorité de la fabrication française et les avantages présentés par nos articles ;

4° La mise sur pied d'organismes d'achat chargés de procéder sur place, aux époques favorables et dans les meilleures conditions, aux acquisitions des matières premières et des denrées nécessaires à l'approvisionnement de nos industries et de nos marchés ;

5° L'établissement d'une documentation commerciale précise et complète sur les désirs et les besoins de la clientèle, les ressources utilisables pour nous dans chaque contrée, la solvabilité des débiteurs, l'emploi pratique des moyens de transport et la simplification des formalités douanières ;

6° La réalisation du crédit international par une convention entre les banques et établissements de crédit français et étrangers en vue de l'escompte du papier de commerce à longue échéance sur les diverses places du globe, grâce à un roulement de compensation qui leur permettrait d'échanger sur des bases semblables les effets à encaisser ;

7° Le groupement et la répartition des colis afin de tirer le meilleur parti, tant au point de vue des expéditions qu'à celui des réceptions des éléments transporteurs existants ;

8° La création d'offices de douanes, aux ports d'embarquement, permettant d'effectuer au départ, et devant les expéditeurs, les diverses formalités douanières.

Un tel programme est vaste et demande, pour être réalisé, une étroite collaboration de l'action gouvernementale et de l'initiative privée ; mais les résultats en perspective sont tels qu'il n'y a pas lieu d'hésiter un instant pour le mettre sur pied, si l'on veut voir enfin, après tant de pertes éprouvées, en hommes, en matériel et en argent, la renaissance économique de la France.

C'est aux pouvoirs publics qu'incombe la tâche d'encourager et d'aider des initiatives qui, sans leur appui, ne pourraient que rester stériles ; c'est à eux qu'il échoit de rendre effectifs et efficaces les efforts tentés pour rendre au pays, après la crise terrible qu'il traverse, la prospérité qui, seule, pourra lui permettre de panser ses plaies et de guérir ses blessures.

Em.-A. Fourmond.

Ce que l'on dit

En attendant...

Quand les Allemands croyaient encore prendre Verdun, certains de leurs journaux ont écrit : « La chute de cette forteresse produira en France un effet moral considérable ; surtout elle amènera une importante crise politique. »

Comme le sens psychologique des Boches n'est pas de tout repos, j'ai voulu consulter là-dessus un vieux parlementaire. Il m'a répondu : « C'est plus compliqué que cela : au contraire, on se fût appliqué à ne pas déclencher une crise prenant les événements militaires pour prétexte. On eût attendu ; on en eût choisi un autre. Il y a toujours des spécialistes qui tiennent en réserve tout un arsenal de prétextes. Et même, et même... que la résolution et l'intelligence des chefs, que le sublime héroïsme de nos soldats aient infligé et infligent encore à l'adversaire, devant Verdun, un sanglant échec, un échec qui peut avoir les conséquences diplomatiques les plus sérieuses, cela n'empêche pas peut-être ces spécialistes de continuer à fourbir ces prétextes. »

Il est permis de se demander quels puissants motifs peuvent pousser ces gens, en des moments tels que ceux-ci, à désirer le pouvoir. Il se peut qu'ils s'imaginent être seuls capables de sauver la patrie. Ils ont de la chance de pouvoir si bien penser d'eux-mêmes ! Mais il se peut aussi que tout simplement, par une illusion plus naturelle, sinon plus excusable, ils se figurent seulement qu'eux seuls pourront durer, en vertu de certaines combinaisons d'arithmétique parlementaire, jusqu'à la fin de la guerre.

Etre au pouvoir à la fin de la guerre, cela représente une infinité d'avantages politiques, la possibilité d'être utile à sa clientèle et de faire les élections. Evidemment ! évidemment ! Le seul malheur est que ces considérations sont fort indifférentes à l'opinion publique. L'opinion publique ne s'inquiète que d'une chose : la victoire.

Pierre Mille.

A Paris, la nuit, c'est charmant
Ça vous plaira, assurément...

dit la chanson.

Et elle pourrait ajouter :

— On n'y voit goutte...

Les gens vont à tâtons, le long des rues. Les autos se font des politesses de boxeurs.

Il y a des raisons. C'est fort bien.

La première raison, c'est la cainte du zeppelin, qui est le commencement de l'obscurité.

La seconde raison, c'est l'économie de charbon.

Croyez-vous ? Arrêtez-vous donc quelque temps au pied d'un candélabre éteint. Une forte odeur de gaz vous incitera à vous éloigner. Faites la même expérience plus loin. Et vous découvrirez que si neuf becs de gaz sur dix ne sont pas éclairés cinq au moins, sur ces neuf, sont *ouverts*.

Paresse personnelle des employés ou incurie administrative, que faut-il en conclure ?

Lâche-t-on le gaz, la nuit, afin d'empoisonner, là-haut, les pilotes des zeppelins ?

Quelle belle excuse nous donnera-t-on si l'on nous en donne une.

A Paris, le jour, c'est charmant
Ça vous plaira, assurément.

Tout le long, le long des voies, de petites boîtes dans quoi tripotent les chiens offrent aux passants maints spectacles avariés : reliefs et bas-reliefs que le soleil sèche ou que la pluie mouille.

L'administration proposa des boîtes fermées.

Les chiffonniers protestèrent en criant à la ruine de leur industrie.

L'administration, trop heureuse de ne rien faire, se rendit bien vite aux émois de la gent chiffonnière.

Chiffon, chiffon, en dépit de M. de Bethmann-Hollweg, n'es-tu pas toujours le roi de Paris ?

Aussi, savez-vous ce qu'imaginèrent les propriétaires d'une avenue de l'Etoile ? Ils se concertèrent

et, un beau jour, sur chaque boîte, le passant put lire cet écriteau imprimé, haut sur hampe plantée profond dans chaque boîte :

EXPOSITION D'ORDURES
organisée
PAR
LA VILLE DE PARIS

Chaque concierge reçoit une pancarte par semaine. On distribuera des prix.

Quel est le fonctionnaire qui méritera le diplôme d'honneur ?

Personne ne nous démentira :

La semaine dernière, au ministère des Munitions, un de nos officiers téléphonait, comme il le fait journalièrement, avec un de nos grands industriels.

Tout à coup il assourdit sa voix et même s'arrête au milieu d'un mot. Il vient d'entendre dans l'appareil un bruit suspect... et ce n'est pas la première fois.

— Attention ! crie l'officier à son interlocuteur. Taisez-vous ! C'est encore le Boche qui nous écoute ! Et alors notre officier entend distinctement et textuellement :

— Oui... c'est le Boche !... Mais vous ne le tenez pas encore !

L'officier en a laissé tomber son appareil.

BELLES BERGERES

Près de Saint-Germain, dans un domaine particulier, on voit une laiterie modèle dont « le personnel », tout féminin, excite au plus haut degré la curiosité du voisinage. Ces... bergères ont un chic extraordinaire ; elles gardent leurs mains blanches même par les froids vifs ; elles portent des sabots impertinamment petits, et assaisonnent le beurre qu'elles barattent des potins les plus parisiens.

Ce sont... je vous le donne en mille... des mannequins !... Des mannequins de la rue de la Paix, que le chômage réduit au toit de chaume ! Remerciez par nos grands couturiers, elles se sont vu recueillir par une dame du monde, la marquise de Z..., qui a fondé pour elles, près de son château presque historique, une laiterie moderne.

La marquise de Z... qui, hier encore, on peut-être avant-hier, était fêtée du Tout-Paris, s'est transformée en imprévue zélatrice du « retour à la terre », tant prêché aux classes laborieuses... Souhaitez-elle sincèrement implanter dans un terrain pastoral la fleur des midinettes ?

Il se peut ! Mais j'ai idée que le vœu de la marquise n'est pas tout désintéressé. Ayant dû, avec l'âge, renoncer aux plaisirs du monde et s'exiler de Paris, l'ex-belle dame s'ingénie à rendre son nouveau séjour agréable et coquet...

Le fait est que la laiterie modèle de X... sent terriblement son Trianon. On y parle chiffons, en enrubannant les brebis... Les mannequins mènent la mode à la houlette...

Et ce changement ravit la mode, qui aime tant à changer. — MAGD-ABRIL.

Les Allemands n'ont pas perdu que leurs colonies en Afrique. Ils y ont vu fondre aussi de considérables capitaux qu'ils avaient engagés dans les colonies des autres.

C'est ainsi qu'en Egypte, ils en sont pour au moins 130 millions. Les contrôleurs britanniques viennent, en effet, de publier leur rapport sur les séquestrations de biens allemands, séquestrations atteignant vingt-huit grandes compagnies allemandes ayant leurs sièges sociaux et leurs intérêts en terre égyptienne.

C'est un chiffre important que 130 millions, et ce ne doit être qu'un chiffre minimum.

Bernard Naudin, l'admirable graveur du *Villon*, a vu la guerre de près et sa haine de l'Allemand a grandi de jour en jour. Nous aurons, signée de lui, une série de planches qui, on peut le prévoir, seront de fortes et poignantes illustrations du grand drame.

— Les Boches ? dit Naudin volontiers. Ah ! les Boches ! Pour dire les horreurs de la guerre qu'ils ont déclenchée sur le monde, je sortirai le meilleur de moi-même. Tenez, pour commencer, et pour graver avec le seul outil qui convienne, j'ai ramassé le percuteur d'un fusil cassé, je l'ai arrangé en burin, et c'est avec ça que je ferai mes planches !

Le Veilleur.

Les griefs du grand Empire contre la minuscule république

Le gouvernement autrichien est en proie à de graves soucis; mais il entend ne manquer à aucun de ses devoirs et ne négliger aucune chance de victoire. Il a interné des citoyens de la République de Saint-Marin — une modeste enclave dans l'Italie centrale! — et refuse de les relâcher « parce que Saint-Marin a gravement manqué à la neutralité depuis la déclaration de guerre de l'Italie ». Telle est la réponse officielle que l'ambassadeur des Etats-Unis à Vienne a transmise au Conseil de la petite République.

Quel crime ont donc commis les gens de Saint-Marin? Ont-ils vendu à leurs voisins d'Italie du lait, du fromage, ou — contrebande plus grave — quelques sacs de charbon de bois? Ont-ils reçu des réfugiés de Serbie ou d'Albanie, ou quelque bureaucrate de Vienne, mal édifié sur le nom de la petite République, l'a-t-il prise pour un arsenal maritime du roi Victor-Emmanuel?

L'offensive navale des Allemands

Des raisons nouvelles chaque jour nous font prévoir de prochaines tentatives de l'Allemagne contre les escadres et les côtes des Alliés, tant dans la Baltique que dans la mer du Nord :

On télégraphie de Pétersbourg qu'au sujet de l'apparition, sur le front de Riga, de l'artillerie navale allemande signalée récemment par le communiqué du grand état-major, l'*Invalide russe*, organe du ministère de la Guerre, estime, qu'il y a une relation étroite entre cette apparition et l'offensive attendue pour le printemps de la flotte germanique dans le golfe de Riga.

« Alors que nos navires, ajoute le même journal, lutteront contre les bâtiments allemands et seront empêchés par ce combat d'approcher de la côte, l'artillerie navale ennemie en question aidera les troupes allemandes à attaquer nos positions à l'aile gauche de notre front de Riga, et de cette façon la région de Riga pourra subir une double attaque du côté du Kanher et de l'île Dalon, d'une part, et du côté du golfe de Riga, d'autre part. »

Les journaux de Stockholm signalent la présence de plusieurs torpilleurs allemands au large d'Oxelsund.

LE GÉNÉRAL LYAUTEY



Le général Lyautey, qui doit repartir pour le Maroc, demain mercredi, si aucune éventualité ne l'incite à retarder son voyage, a procédé, hier, à Nogent, à la remise de décorations aux troupes coloniales.

Les troupes turques se mutinent

LONDRES. — On mande de Salonique au *Times*: « On signale des révoltes parmi les troupes turques, fatiguées de subir des privations et qui comprennent que les Allemands les pressurent. »

Un dessin que la Suisse ne verra pas



LE PRINCE DU SANG

GENÈVE, 6 mars. — La censure suisse a fait saisir le numéro de l'*Echo de Paris*, arrivé ce matin en Suisse, pour un dessin d'Abel Faivre. (C'est ce dessin que nous reproduisons: il a paru dans l'*Echo de Paris* portant la date de samedi.)

La bataille de Verdun

L'ennemi tente un nouvel effort contre nos positions du la rive gauche de la Meuse.

Les détails qui nous sont récemment parvenus depuis hier sur la bataille de Verdun, contiennent plusieurs indications fort intéressantes.

La première, c'est que l'offensive projetée a été remise deux fois à cause du mauvais temps. Or la météorologie allemande s'est trouvée finalement en défaut. Le temps n'a été clair et sec que durant les six premiers jours, du 21 au 26. La neige est apparue le 27, puis le dégel, qui dure encore.

Cette infidélité du ciel a dû contrarier vivement nos ennemis. En effet, on peut à la rigueur commencer l'offensive par un temps couvert, parce que les positions de la première ligne ennemie sont repérées depuis longtemps. Mais quand on est arrivé devant les positions de seconde ou de troisième ligne, tout ce travail est à recommencer. Les nuages, la pluie, la brume, sont autant d'obstacles aux reconnaissances d'avions qui, seules, fournissent les renseignements indispensables. De fait, il nous est rapporté que les aviateurs allemands se sont rarement risqués la semaine dernière, et que leurs explorations timides paraissent être restées sans résultat. L'artillerie ennemie tire au hasard, dans l'espoir d'un coup heureux qui atteindra une ligne de communication, un cantonnement, un pont, et surtout une de ces batteries de la rive gauche de la Meuse, qui gênent si fort les mouvements de l'ennemi.

Un autre inconvénient du mauvais temps est l'humidité du sol, qui rend difficile le déplacement de l'artillerie et, souvent, empêche l'explosion des projectiles: ils s'enfoncent dans la terre amollie et ne causent aucun dégât.

Nous savons, d'autre part, que lors de leur premier bombardement les Allemands ont balayé nos retranchements par un ouragan de gros projectiles. « Ils se servaient de leurs grosses pièces, dit un de nos officiers, comme nous de nos 75. » Mais les grosses pièces ne sont pas à tir rapide. Pour que les coups se succèdent à intervalles aussi rapprochés que ceux d'un seul de nos canons de campagne, il faut toute une batterie de canons de gros calibre tirant alternativement. Un grand espace est nécessaire au déploiement de ces batteries.

Quand les Allemands bombardaient nos premières positions, ils disposaient de cet espace, parce que leurs lignes enveloppaient les nôtres, qui faisaient saillant. Encore n'arrivaient-ils à produire l'effet d'un feu roulant qu'à la condition de concentrer toutes leurs pièces sur une fraction de nos lignes; après quoi ils passaient à une autre fraction; et ainsi de suite. Leur bombardement était progressif et non simultané, comme fut le nôtre en Champagne.

Aujourd'hui ils ne peuvent, comme nous l'avons montré, ranger leur artillerie que sur un front étroit, en face de nos positions rectilignes, et c'est nous qui, grâce à notre saillant de la rive gauche de la Meuse, bénéficions de la convergence des feux.

C'est pourquoi, faute d'un tir d'artillerie assez efficace, ils ne risquent en ce moment que de brèves attaques d'infanterie, sur des fronts étroits. Ces attaques sont autant d'essais sur la solidité de notre ligne, qui sont arrêtés aussitôt que l'insuccès en est confirmé. Cette situation peut durer longtemps. Elle est tout à notre avantage, car elle ne peut aboutir lentement et sûrement qu'à l'usure de l'ennemi.

La forte attaque qu'il vient de prononcer contre nos positions de la rive gauche de la Meuse témoigne de son vif désir de réduire ce saillant. La possession du village de Forges ne lui confère aucun avantage, puisque nous restons solidement établis sur la position dominante de la côte de l'Oie.

Jean Villars.

AUTOUR DE LA BATAILLE

La violence de la lutte de l'artillerie

M. H. Warner Allen, correspondant de guerre de la Presse britannique au grand quartier général, fait de sa visite à Verdun un récit dont nous extrayons les passages suivants :

Le haut commandement de l'armée allemande avait fait croire aux soldats qu'ils n'auraient rien à faire que d'entrer dans les villages français pris d'avance, et peut-être aussi dans Verdun, au pas de parade. L'artillerie se chargeait de tout. Quand il a fallu se battre, ils se sont très bien conduits, mais les prisonniers sont unanimes à se plaindre du mauvais tour qu'on leur a joué.

Quand a commencé la grande offensive contre Verdun, les Allemands n'ont fait à peu près au-

un emploi de l'artillerie de campagne; la plus grande partie de leur préparation a été accomplie par les pièces de 210 et de 305. « Ils ont usé de leurs 305 comme nous de notre 75 », me disait un capitaine.

Ce même capitaine me rapporta que les entonnoirs d'explosion étaient si rapprochés qu'ils se confondaient en cavernes informes, au lieu de rester coniques comme d'habitude. Ils s'étaient mis à l'abri, avec son colonel, dans un bel entonnoir creusé par un obus de 305, quand un autre obus éclatait sur le bord septentrional les jeta à plat ventre; ils se relevèrent péniblement, juste à temps pour être renversés sur le dos par un troisième obus, tombé sur le bord opposé. « Je ne sais, disait-il, comment nous nous en sommes tirés vivants. »

Un colonel ma dit que, sur un front de 900 mètres et une profondeur d'environ 450, au moins 80.000 gros obus étaient tombés en six heures de temps.

Les pertes allemandes

Lord Northcliffe, qui dirige le *Times*, le *Daily Mail*, l'*Evening News* et plusieurs autres journaux anglais, vient d'envoyer par télégramme à des centaines de journaux importants, publiés en tous pays, le récit de ce qu'il a vu pendant quelques jours passés sur le front de Verdun.

Lord Northcliffe insiste, entre autres choses, sur l'importance des pertes allemandes.

« Les pertes françaises, dit-il, ont été et sont encore (relativement) faibles. Je connais les chiffres officiels : ils ont été contrôlés par des conversations avec les membres des Croix-Rouge française, anglaise et américaine. Les blessés ont vu des cadavres allemands en masses, comme les avaient dépeintes les hommes de la première bataille d'Ypres.

» De plus, il y a les conclusions auxquelles sont arrivés des hommes expérimentés et compétents qui ont toutes sortes de bonnes raisons pour estimer à leur juste valeur les forces qui restent à l'ennemi.

« Ces conclusions sont que, sur les corps d'armée allemands que l'on sait avoir été engagés, le 3^e et le 18^e corps ont entièrement fondu. Le 7^e corps de réserve a perdu la moitié de ses hommes et le 15^e corps les trois quarts. D'après les susdits personnages autorisés, dont l'opinion est faite avec particulièrement de prudence, les forces allemandes avaient perdu le soir du 3 mars, sans compter les pertes déjà mentionnées, une partie de la 113^e division, le 5^e corps de réserve, la division bavaroise d'Ersatz ainsi que les pertes d'autres renforts dont la présence sur le champ de bataille n'a pas été exactement déterminée. »

D'ailleurs, les renseignements qui nous parviennent indirectement d'Allemagne sont tout à fait d'accord avec les conclusions de lord Northcliffe.

C'est ainsi que l'on sait que lundi soir, 222 trains de blessés avaient passé à Aix-la-Chapelle et autant à Metz.

La *Gazette de Francfort*, d'autre part, publie : « Le bruit court à Francfort que les Allemands ont subi d'énormes pertes dans les combats livrés autour de Verdun. Les convois de blessés qui passent continuellement à Francfort inquiètent vivement la population. Pour la calmer, l'agence Wolff communique à la presse une note déclarant que les convois qui passent à Francfort sont composés de blessés et de prisonniers français »

Les raisons de l'offensive allemande

Un officier supérieur allemand, fait prisonnier sur le front russe, et interrogé sur l'effort de ses compatriotes contre Verdun, a répondu, rapporte le correspondant du *Temps* à Pétersbourg, par les explications suivantes :

En quoi la décision du grand état-major allemand peut-elle paraître étrange ? Il y a un proverbe qui dit « le bon marché est cher ». Il peut arriver de même que, par un concours de circonstances, ce qui est rapproché est quelquefois très loin. Verdun est actuellement une pointe avancée dans notre flanc. Comment pourrions-nous chercher à marcher sur Paris par d'autres voies, en laissant ce coin enfoncé dans nos lignes ? Verdun ne serait plus alors dans notre flanc, mais sur nos derrières. Comment ne comprend-on pas cela chez vous ? Nous lisons attentivement tout ce qu'écrivent les journaux de nos ennemis et nous sommes surpris de votre étonnement.

D'après vous, tout ce que nous entreprenons est stupide ou pour le moins peu pratique ou inutile. Nous n'en avons pas moins continué à agir selon nos conceptions. Le prix dont nous payons nos résultats est cher, dit-on. Qu'importe le prix ? Quand il est absolument nécessaire d'obtenir quelque chose, le prix devient une question de troisième ordre. Maintenant que tout a renchéri, les victoires elles aussi, ne sauraient s'acheter à bon marché.

Tous les critiques étrangers s'épouvantent de nos pertes et s'étonnent de nous les voir consentir, menant régiments après régiments à l'attaque en colonnes serrées, et ceci sans arrêt. Et pourtant croyez bien que l'Allemagne, plus que qui ce soit, a besoin de ses hommes. Mais que faire ? Être vaincus avant d'avoir atteint notre but ou terrasser l'adversaire, tel est le dilemme. C'est pourquoi chaque heure, chaque minute, chaque seconde même a pour nous une extrême importance ; et c'est pourquoi aussi nous trouvons de notre intérêt d'agir suivant une méthode que d'autres estiment trop coûteuse. Quelles que soient les pertes, elles sont infimes en comparaison de ce que serait la défaite.

Croyez donc que nous ne consentons nos sacrifices qu'en pleine connaissance de ce que nous faisons.

A noter aussi cette explication que donne la *Frankfurter Zeitung* :

L'attaque contre Verdun est un châtiement. Au mois de décembre, le chancelier impérial avait donné à entendre que l'Allemagne victorieuse daignerait ouvrir l'oreille à des offres de paix. Les ennemis, cependant, n'ont pas voulu comprendre à quels sentiments humanitaires l'Allemagne obéissait en tenant ce langage. Dans leur aveuglement, ils veulent continuer la lutte. C'est pourquoi l'Allemagne se voit forcée de répondre par la prise de Verdun.

La Suisse, qui reproduit cet article, ajoute fort justement :

Mais voyons !... L'Allemagne n'avait-elle pas vigoureusement nié les propos de paix que d'aucuns lui prêtèrent ?

On ne sait plus quand la croire.

Le sort du colonel Driant

Nous avons annoncé les vives inquiétudes que l'on concevait sur le sort du colonel Driant, député de Meurthe-et-Moselle, qui défendait le bois des Caures, en avant de Verdun, avec sa brigade de chasseurs à pied. Les nouvelles que l'on reçoit permettent d'espérer que le vaillant officier n'est pas mort, mais prisonnier.

EN ALSACE

Les journaux badois signalent entre Altkirch et la frontière le début d'une violente canonnade dans la nuit de dimanche à lundi. La canonnade, très active pendant l'après-midi, a encore augmenté dans la soirée et duré toute la nuit, sans qu'on sache exactement sur quelle partie du front s'est livré le duel d'artillerie.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 6 Mars (582^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, nous avons canonné divers points du bois de Choppy et la route Avocourt-Malancourt.

Dans la région au nord de Verdun, on ne signale au cours de la nuit aucune action d'infanterie. Lutte d'artillerie, violente sur la rive gauche de la Meuse, intermittente dans le secteur à l'ouest de Douaumont et en Woëvre. Nos batteries ont activement bombardé les points de passage de l'ennemi.

Nuit calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Champagne, les Allemands ont déclanché une attaque, accompagnée de jets de liquides inflammables, sur nos positions entre le mont Têtu et Maisons-de-Champagne. Sur notre droite, l'ennemi, arrêté par nos tirs de barrage, n'a pu sortir de ses tranchées. A gauche, dans la région de Maisons-de-Champagne, il a pu pénétrer dans un petit élément avancé.

En Argonne, nous avons fait exploser, dans la région des Courtes-Chausses, une mine qui a détruit un poste allemand et produit un vaste entonnoir dont nous organisons la levée sud. Entre la Haute-Chevauchée et la cote 285, après avoir fait sauter deux fourneaux, l'ennemi, à la faveur de l'explosion, a pris pied en quelques points de notre première ligne. Un combat s'est engagé, au cours duquel nous avons rejeté l'adversaire hors de notre tranchée et nous sommes emparés d'un côté de l'entonnoir. Notre artillerie a été très active dans tout ce secteur.

A l'ouest de la Meuse, après un violent bombardement qui a duré toute la matinée sur le front entre Béthincourt et la Meuse, les Allemands ont lancé une forte attaque contre Forges, situé sur notre ligne avancée. Au cours d'une lutte très vive, ils ont pu s'emparer du village. Plusieurs tentatives pour déboucher sur la côte de l'Oie ont été enrayées par nos contre-attaques qui ont retenti l'ennemi dans Forges.

A l'est de la Meuse, lutte d'artillerie intermittente.

En Woëvre, un bombardement intense de la région de Fresnes n'a été suivi d'aucune attaque d'infanterie.

A l'ouest de Pont-à-Mousson, notre artillerie a causé d'importants dégâts aux organisations allemandes du bois du Jury.

Autour de la cote 344

Récit d'un officier d'artillerie

Le 21, lorsque les Allemands commencèrent la préparation de l'attaque, avec la fureur que l'on sait, nous comprimes qu'un combat décisif allait s'engager.

Notre groupe se trouvait alors en position au sud-est du bois d'Haumont. Une batterie était répartie en pièces de flancement sur trois positions : une à l'est du bois d'Haumont, une au sud et une troisième au nord de Samogneux. Les deux autres batteries se tenaient au sud du col 312 (à l'est de la cote 344) ; nous étions aussi appuyés par une batterie de six pièces de 90. Naturellement, nous répondîmes immédiatement à l'attaque allemande par un tir de barrage, pour empêcher, autant que possible, l'infanterie ennemie de se frayer un chemin dans nos lignes. Une de nos sections se porta même en position avancée, dans le ravin des Caures, et ouvrit le feu à la hausse maximum de 700 mètres. Mais les Allemands, malgré d'énormes sacrifices d'hommes, commencèrent à déborder de toutes parts. Ils arrivèrent sur le bois des Caures par les crêtes qui courent entre le bois d'Haumont et le bois des Caures et ils envahirent progressivement ces positions. La section qui essayait de les contenir, raccourcissait son tir au fur et à mesure de leur avance, fauchant des rangs entiers ; de nouvelles vagues remplaçaient celles qui mouraient et la section tirait toujours, épuisant ses munitions.

Elle était en plein travail, quand des groupes ennemis, qui avaient tout de même réussi à s'infiltrer dans le bois d'Haumont, arrivèrent jusqu'àuprès des artilleurs, en arrière des pièces. Quoique tournés, nos artilleurs ne perdirent pas leur sang-froid. Ils firent sauter les pièces et battirent en retraite emportant un maréchal des logis blessé.

Une batterie de 90, établie sur la croupe de Haumont, bien que prise sous un feu infernal, exécuta vaillamment sa consigne. Les 305 pleuvaient littéralement en cet endroit. En moins d'une minute il en tomba treize autour de nos canons. La batterie de 90, après avoir anéanti bon nombre d'ennemis, fut obligée d'interrompre son tir. En ce moment, un adjudant d'une batterie de 58, Pierrard, du ...^e d'artillerie de campagne, se présenta au commandant du groupe : « Mon commandant, dit-il, ma batterie de 58 n'existe plus ; employez-moi à autre chose ». « Très bien, répondit le commandant, allez vous mettre à la disposition de la batterie de 90. »

Pierrard recrute des camarades, rejoint la batterie et fait ouvrir le feu à nouveau, et avec quelle vigueur ! Il servit ainsi les pièces pendant quarante-huit heures. Il ne cessait de communiquer avec le commandant, réclamant des munitions pour son duel, un duel véritablement épique avec les Boches. Il était, par malheur, impossible de le ravitailler : « Consommez tout ce que vous avez de munitions, lui prescrivit le commandant, et faites ensuite sauter les pièces. » Les ennemis approchaient ; leur premier rang parvint si près des pièces que Pierrard et ses compagnons durent se défendre avec leurs mousquetons ; puis ils recommencèrent à tirer avec les canons. A la fin, leur situation devint intenable. Ils firent sauter les pièces et se retirèrent.

Au cours de la journée du 22, nous reçûmes un nombre incalculable de 305 sur la ferme de Mormont et les alentours. Notre situation était très difficile en raison des difficultés que nous avions à nourrir nos canons ; c'est tout juste si un caisson de munitions sur trois arrivait. La route de Ville à Vacherauville était balayée par une pluie d'enfer.

La pièce qui était détachée à Samogneux, soumise à un bombardement de tous les calibres, opérait sans relâche son œuvre de destruction contre l'ennemi. Par quatre fois, pour l'empêcher de chauffer et pour prévenir les accidents, les servants la lavèrent soigneusement. Pressés par l'ennemi, ils enlevèrent les clavettes et se replièrent.

Des scènes semblables se répétèrent le 23. Nos hommes rivalisaient de courage et de dévouement. Au soir, après des bombardements réciproques d'une violence inouïe, nos batteries reçurent la mission de se porter sur la côte du Poivre où elles parvinrent miraculeusement sans pertes. Le lendemain, 24, ce fut un grand jour. Quel massacre de Boches ! C'est alors que les troupes françaises et allemandes se disputèrent la cote 344. Nous tapions dans les masses allemandes à qui mieux mieux ; l'infanterie ennemie avançait et reculait tout à tour et nous la suivions parfaitement. Nous allongions et raccourcissions le tir suivant ses mouvements. Combien avons-nous fait de victimes ? Je ne saurais préciser : des tas et des tas ; voilà ce que je puis affirmer.

Un régiment sortant du bois d'Haumont et un autre sortant de Samogneux, vers les Côtelettes, furent pris sous notre feu et littéralement écharpés. Je vous assure que ceux que nous avons laissés sur le terrain ont été bien vengés.



Une entente russo-japonaise déjoue les intrigues allemandes

Le *Japan Mail* du 24 janvier, qui vient d'arriver à Londres, raconte que le 19 janvier un important conseil a été tenu à Tokio, sous la présidence du mikado, auquel assistaient les princes Oyama et Yumagata, le marquis Matsukata et le baron Ishii, ministre des Affaires étrangères. La conclusion en a été l'ouverture de conversations entre le baron Motono, ambassadeur du Japon à Pétersbourg, et M. Sazonoff; l'entente qui se prépare porte sur l'Asie, c'est-à-dire réduira nettement à néant les intrigues allemandes en Chine.

« Si ces négociations aboutissent, écrit le journal *Kokumin* (et nous avons des raisons de les croire en très bonne voie), la paix en Extrême-Orient sera incontestablement placée sur une base plus solide. Depuis la guerre russo-japonaise les deux pays n'ont cessé d'améliorer leurs rapports, mais ce n'est que tout récemment que la Russie a songé sérieusement à effectuer un rapprochement avec le Japon. Après la mémorable guerre d'il y a dix ans, l'opinion avait prévalu dans certains milieux russes que l'on ne pouvait pas faire autrement que d'avoir encore une fois la guerre avec le Japon à titre de revanche. »

Les Allemands ont essayé de souffler sur ce feu; peut-être en soufflant trop fort ont-ils concouru à l'éteindre. Dès les débuts de la guerre actuelle, la Russie a reconnu la parfaite loyauté de la coopération japonaise avec l'Entente; des visites significatives ont été échangées entre elle et le Japon;

aujourd'hui, chacune des deux puissances est décidée à faire équitablement la part des intérêts de l'autre. Là-bas, comme partout dans le monde, un



BARON ISHII

accord fondé sur l'équilibre et le mutuel respect des partenaires est un échec pour les Allemands.

L'équipage de la Provence-II fut admirable d'héroïsme

Une lettre de M. Bokanowski au président de la République

Le président de la République a reçu de M. Bokanowski, député de la Seine, la lettre suivante :

Malte, mardi matin, 29 février 1916.

Monsieur le président.

Vous connaissez, sans doute, dans les détails, le fatal destin de la *Provence*.

Je voudrais vous dire — pour atténuer la douleur de la France — la belle attitude de ceux qui, entre mer et ciel, se préparèrent à ce moment à mourir pour la patrie.

Nous avions, à bord, un bataillon et quelques éléments du 3^e régiment d'infanterie coloniale. Soldats et équipage firent preuve, devant le danger, d'un calme merveilleux.

J'étais, au moment du choc, sur la passerelle avec le commandant du bord, son second et quelques officiers supérieurs. Nous dirigeâmes les manœuvres, orientant les indécis, distribuant des ceintures de sauvetage, faisant mettre à la mer les canots et les radeaux. Pas un cri, pas une lamentation, pas la moindre panique : le calme fier d'hommes qui, depuis longtemps, ont voué leur vie à la sublime cause qui les a armés.

Tout le monde eût été sauvé s'il n'eût dépendu que des chefs et des hommes que tous fussent sauvés. Malheureusement, le navire s'enfonçait rapidement. L'eau pénétra bientôt dans les chaudières. Quand elles commencèrent à exploser, vers 15 h. 10, je me jetai à la mer, nageant aussi rapidement que possible pour m'éloigner du rayon de succion. Quelques minutes après, de formidables explosions retentirent. Je me retournai et je vis la fin. Le navire piquait au fond par l'arrière. Le commandant Vesco, resté sur la passerelle, cria d'une voix dominante le tumulte : « Adieu, mes enfants ! » Les hommes, massés en grappes sur le pont-tente d'avant, répondirent en une acclamation enthousiaste : « Vive la France ! » Autour du navire, les naufragés, nageant ou réfugiés sur les canots et radeaux, virent la *Provence* s'enfoncer soudain, le pont avant perpendiculaire à la mer. Ils saluèrent, de leur côté, du cri de : « Vive la France ! » Il était 15 h. 15.

Après environ une demi-heure de nage, je pus accoster un radeau déjà surchargé et sur lequel les occupants me hissèrent. La nuit tomba, le vent était froid et mordait la chair des hommes, presque nus pour la plupart. Durant l'interminable nuit, pas une plainte. Mes camarades d'infortune n'avaient de paroles que pour s'apitoyer sur le sort des noyés et pour exécuter le Boche qui, ni avant ni après son coup de trahison, n'avait osé apparaître et montrer son pavillon. Dans l'eau jusqu'à la ceinture, claquant des dents, soutenus par le désir de survivre et de pouvoir châtier les infâmes, nous fûmes recueillis, dix-huit heures après, par un chalutier. Quelques hommes, sur les radeaux, étaient morts de froid, la raison de plusieurs autres était égarée. Un patrouilleur anglais et un torpilleur français se partagèrent les « rescapés », les uns allant sur Milo, les autres sur Malte. J'étais des derniers : nous étions dans la rade anglaise, hier, vers 13 heures.

Vous me saurez gré, j'en suis sûr, de vous relater ces faits et de vous signaler quelques traits

qui, pour l'honneur de la race, méritent d'être cités à la postérité.

Le capitaine de frégate Vesco, commandant la *Provence*; le lieutenant de vaisseau Besson, commandant en second; le colonel Duhalde, commandant le 3^e régiment d'infanterie coloniale, sont restés jusqu'à la dernière seconde de la vie du navire accrochés à la passerelle, dans le plus noble esprit de sacrifice, donnant avec calme des ordres précis et utiles pour le sauvetage des passagers.

Les canonnières de la pièce arrière de la *Provence*, ayant armé leur canon dès le torpillage, sont restés à leur poste, tâchant de découvrir l'ennemi caché pour le châtier, jusqu'à ce que leur pièce ait été complètement immergée.

Le lieutenant de vaisseau Noël, commandant le chalutier *Canada*, ayant reçu le signal de détresse, se lança à la recherche des naufragés, parvint à les découvrir après de longs efforts et procéda à leur sauvetage dans des conditions extrêmement pénibles, sans prendre aucun repos pendant trente-six heures consécutives.

Le médecin-major de deuxième classe Navarre, du 3^e régiment d'infanterie coloniale, hissé à bord d'un chalutier, à demi-épuisé par dix-huit heures passées sur un radeau, a refusé de changer ses vêtements trempés et de prendre aucune nourriture avant d'avoir pansé les naufragés blessés et soigné les malades. Est resté longtemps affaibli après ces efforts surhumains.

Et ce dernier trait, beau à faire pleurer :

Gauthier, aide-fourrier de l'équipage de la *Provence*, étant réfugié sur un radeau archi-plein, accosté par un soldat demandant du secours, s'est jeté à l'eau pour lui céder sa place en disant : « Le devoir d'un marin est d'abord de sauver les soldats. » A été recueilli vingt et une heures après le naufrage, agrippé à une planche.

Je signale aussi le dévouement et l'empressement dignes de notre gratitude du lieutenant Sinclair Thomson, commandant le patrouilleur anglais *Marguerite*, de ses officiers et de son équipage, par les soins duquel trois cents naufragés environ ont été ramenés du lieu du sauvetage à Malte.

Veuillez excuser la forme de ce récit, Monsieur le Président, je l'écris rapidement d'une main contusionnée et avec une tête encore bien faible. J'ai voulu, avant mon prochain embarquement pour Salonique, vous dire avec mon cœur : « Voilà ce qu'ont été ces braves gens. »

Recevez, etc., etc.

BOKANOWSKY.

FERNET-BRANCA
Spécialité de
FRATELLI BRANCA-MILAN
AMER TONIQUE . APÉRITIF . DIGESTIF
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIENIQUE
se prend avec
de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.
AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL

HISTOIRE D'AUXILIAIRES

Les convoyeurs

Ce sont des auxiliaires : vingt majors, depuis dix-huit mois, les ont visités et contre-visités. Ils n'ont pas été jugés dignes de porter des armes : ils ne doivent pas être exposés, et il ne leur est permis d'avoir que des bronchites ou des rhumatismes...

Cependant, il y a peu de jours, en gare de Châlons, par suite d'une fausse manœuvre, après l'explosion d'un wagon de grenades, on retrouvait sous les débris des voitures voisines le corps d'un soldat convoyeur, encore enveloppé dans sa couverture, et tué pendant son sommeil.

Et cet autre qui, tombé de son wagon sous un train en marche, le pied coupé, s'informait, avant qu'on le soignât, des caisses qu'il devait accompagner et mener à bon port... Il a eu une belle citation et la croix de guerre. Il était pourtant loin du front!

Les convoyeurs roulent presque tous les jours à travers la France, faisant la navette entre les stations-magasins. La musette au côté, la couverture roulée en travers du corps, on les voit passer dans les gares. Pour eux, quinze heures sur la planche d'un wagon de 3^e classe, c'est une bonne fortune, parce qu'ils sont restés parfois quatre jours dans un wagon de marchandises avec une botte de paille pour toute couchette, une botte de paille qu'ils ont chipée à Bercy-Ceinture, ou au Bourget.

Parfois seuls, ils restent dix jours en route. Ils avaient autrefois 2 fr. 50 par jour pour la table et le gîte. Ils touchent maintenant vingt sous de plus. Ils sont heureux, c'est la fortune. Ils vivent du bœuf froid de l'ordinaire, glissé dans la boule de son, et mangent dans les salles d'attente. Ils y couchent aussi très souvent.

Ils ne s'étonnent de rien, et quand ils se rencontrent, ils s'interrogent :

— Moi, dit l'un, je rentre à Lyon. Je viens de porter à Paris des lampes qu'on fabrique dans une usine aux bords de la Saône.

— Moi, répond l'autre, je rapporte à Lyon les mêmes lampes que l'intendance de la région a demandées à la direction de Paris.

Ils rient, et se séparent. Faire ça ou balayer la cour, qu'importe! Et la guerre finira bien, un jour.

Ils ont des villes de prédilection. A N..., le séjour est agréable. Il y a des copains qui vous reçoivent comme un frère, et des cuisiniers qui donnent une portion du mess des sous-officiers. A T..., l'officier exige qu'on ne quitte pas son wagon jusqu'au déchargement, et il vous renvoie tout de suite. A D..., il est paternel, il signe la feuille de départ à la date du lendemain et permet qu'on se repose une nuit dans la ville. Au quartier des dragons, on trouve toujours une bonne paillasse; pas besoin d'aller à l'hôtel.

Les convoyeurs entre eux s'indiquent les bons coins, comme les chemineaux se désignent les maisons charitables.

Les convoyeurs convoient de tout : des fours de campagne, ou des obus, des pelles, des pioches ou des sacs vides, de la farine ou des harnais. Ce soir, ils partent pour Marseille, où la vie est belle. Quand ils reviendront, on les dirigera sur Verdun, où on ne peut pas sortir de la gare, et où il faut un laissez-passer du commissaire militaire pour aller au buffet prendre « un jus ». Mais on entend le canon, et c'est quelque chose pour un auxiliaire!

Mais le paradis du convoyeur, c'est le retour. Il est bien calé dans le coin d'un compartiment comme un voyageur ordinaire, il écoute les permissionnaires du front raconter de belles histoires. Il ne dit rien, mais comme sa capote, à traîner dans des wagons de marchandises, est aussi sale que la leur, on pense qu'il en a « tant vu » et que plus rien ne l'intéresse à conter.

Et lorsqu'il ferme les yeux, il songe simplement aux ruses qu'il emploiera pour quitter la gare d'arrivée sans faire viser sa feuille de retour par le bureau militaire qui y porterait une heure et une date, afin d'avoir une demi-journée à passer chez lui, auprès de sa femme et de ses gosses, avant de rentrer à la caserne d'où aussitôt on le réexpédiera ailleurs...

Georges Valentré.

DANS LA MARINE

Légion d'honneur. — Est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur, pour le grade de chevalier, l'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe Bourellis.

Récompense. — Une proposition extraordinaire pour la croix d'officier de la Légion d'honneur est accordée au lieutenant de vaisseau Guette, commandant le 1^{er} groupe d'autocanon.

VOIR AUJOURD'HUI
nos dépêches de

DERNIÈRE HEURE
en page 7

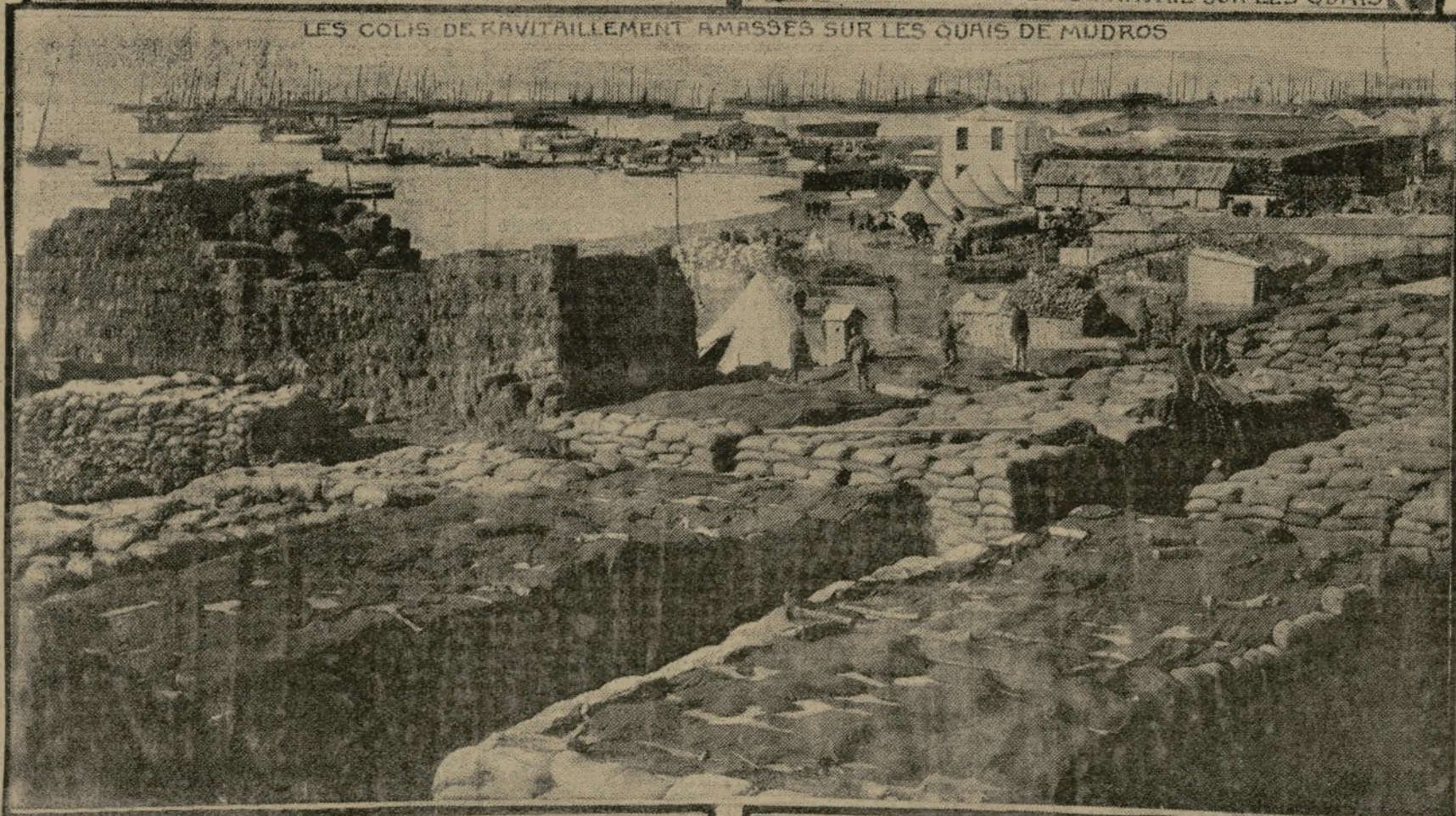
Moudros, base de ravitaillement



SOLDATS EGYPTIENS



PRISONNIERS TURCS AU TRAVAIL SUR LES QUAIS



LES COLIS DE RAVITAILLEMENT AMASSES SUR LES QUAIS DE MUDROS



DECHARGEMENT DES COLIS



FEMMES GRECQUES A LA FONTAINE

L'île de Moudros, est, on le sait, depuis le début des opérations en Orient, un des centres principaux du ravitaillement des armées française et britannique. D'importants approvisionnements sont chaque jour débarqués par les navires alliés.

DERNIÈRE HEURE

La situation s'aggrave à Constantinople

ATHÈNES. — Selon des nouvelles de Constantinople, de source bien informée, la situation s'aggrave. Le gouvernement est effrayé de l'influence des partisans de Youssouf-Izzedin, ainsi que du développement du sentiment antiallemand.

Les prédicateurs, dans les mosquées, appellent la vengeance contre les Allemands et le comité jeune-turc, qu'ils rendent responsables du triste état de choses actuelle.

La situation de l'armée turque en Arménie est pitoyable; ni Djemal pacha, ni Liman von Sanders ne désirent prendre le commandement qu'Enver pacha va probablement assumer lui-même, espérant ainsi regagner son prestige perdu.

La presse allemande ergote sur le succès de M. Wilson

Forcés d'enregistrer le vote du Sénat américain contre la motion Gore, les journaux allemands se raccrochent à l'espoir que, simplement ajournée, cette motion n'est pas abandonnée et fera son chemin. L'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, M. Gérard, a déclaré aux journalistes que le gouvernement américain ne prendra aucune décision avant que les annexes des mémoires allemands soient arrivés à Washington.

Ainsi qu'ils l'ajoutent, nous croyons qu'actuellement toute nouvelle concernant une rupture germano-américaine serait prématurée; pour notre part, nous doutons que cette rupture soit consommée. Cela ne veut point dire que le président Wilson « n'a pas fixé son attitude »; il est parfaitement résolu à ne point laisser toucher au droit des Américains de s'embarquer sur tel bâtiment de commerce qu'il leur plaira.

On peut juger de la bonne foi allemande par la manière dont les journaux de Berlin ont présenté la nouvelle d'une démission du président. M. Wilson avait menacé de démissionner (dit-on, nous n'en sommes pas sûrs), si le Sénat votait la motion Gore: ce n'est donc pas après l'échec de cette proposition qu'il pouvait penser à quitter le pouvoir. Mais il fallait laisser croire à l'Allemagne que le vote du Sénat américain menaçait la paix civile aux Etats-Unis, et peut-être serait suivi d'une crise présidentielle: on a donc embrouillé les dates et les informations; c'est ainsi que les auteurs d'outre-Rhin écrivent l'histoire.

Le canal de Suez ne craint aucune attaque

LE CAIRE. — Les membres de l'assemblée législative égyptienne, spécialement invités, sont allés inspecter les défenses du canal de Suez, où une grandiose réception les attendait.

Au déjeuner, Zaloum pacha, président de l'assemblée, présidait, entouré des dignitaires égyptiens.

Les visiteurs ont admiré la splendide organisation du grand camp proche du canal; ils ont vu évoluer les aéroplanes et les navires de guerre. Ils s'en sont retournés, emportant une impression ineffaçable de la solidité de la défense et du degré de préparation des troupes.

Ils se rendent compte que l'ennemi serait fou de tenter une attaque.

Une mutinerie allemande à Vilna

Une violente mutinerie s'est produite dans la localité de Jirmonty (gouvernement de Vilna) où plusieurs unités de la douzième armée allemande se trouvaient au repos. Les désordres ont commencé pendant un grand bal donné avec le concours de la musique militaire dans l'église transformée en salle des fêtes. Von Raage, commandant de la place, qui était accouru pour rétablir l'ordre, fut tué. Un véritable combat s'engagea entre les mutins et les patrouilles envoyées contre eux. Quarante officiers, auteurs de cette mutinerie, vont comparaître devant la cour martiale; plusieurs soldats ont déjà été fusillés. (Bierfevia Viedomosti)

Vapeur anglais coulé

LONDRES. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Wassanda* a été coulé. L'équipage est sauvé.

Les armes italiennes contribuent utilement à la guerre commune

ROME. — La séance d'aujourd'hui à la Chambre était réservée aux interpellations.

Le député Medici a demandé au gouvernement de fixer les Chambres et l'opinion publique étrangère sur la valeur de la guerre italienne dans le conflit international.

M. Borsarelli, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, en réponse à la question qui lui était posée, a tenu, tout de suite, à préciser les tentatives et les efforts de la presse ennemie, en vue de dénigrer et de diminuer l'importance et l'activité de la guerre italienne.

Le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères a ajouté que plusieurs organes des pays neutres se prêtaient, d'autre part, à un identique dénigrement, mais que le gouvernement italien avait toujours dissipé les équivoques et rétabli la vérité près des puissances alliées et neutres.

Dans ce but, et à plusieurs reprises, les correspondants des principaux journaux étrangers ont été autorisés à visiter le front italien, et l'état de choses a donc été relaté après examen de visu.

Les explications de M. Borsarelli ont produit une forte impression sur tous les bancs, à l'exception des socialistes officiels.

Le nouvel ambassadeur russe à Tokio

PÉTROGRAD. — M. Kroupenski, ministre de Russie à Pékin, vient d'être nommé ambassadeur au Japon.

Il rejoindra son poste à la fin du mois d'avril.

Un succès des troupes régulières en Chine

SHANGHAI. — D'après des informations officielles, les troupes gouvernementales ont occupé Soufou. On affirme, d'autre part, que la situation des rebelles serait compromise par l'attitude des notables de Yunnan-Fou.

Le loyalisme de nos colonies de Cochinchine

SAIGON. — M. Roume, gouverneur général, vient de parcourir l'Annam, la Cochinchine et le Cambodge après les provinces du Tonkin; partout il s'est rendu compte du bon état d'esprit des populations, dont le loyalisme est entier.

Le gouverneur général repart pour Hanoï aujourd'hui.

Communiqué belge

Lutte habituelle d'artillerie sur le front belge. Nos batteries ont, au sud de Dinmude, réduit au silence les lance-bombes allemands.

Bordeaux se prépare à recevoir les souverains monténégrins

BORDEAUX. — Le maire de Bordeaux adresse l'avis suivant à la population bordelaise:

« Leurs Majestés le roi et la reine de Monténégro arriveront mercredi à 11 heures à Bordeaux. Le maire compte que la population bordelaise saura par son accueil manifester sa respectueuse admiration à l'élite auguste de la France, au souverain qui a si héroïquement lutté à la tête de sa vaillante armée contre l'ennemi commun.

« Signé: CHARLES GRUET, maire de Bordeaux. »

Télégrammes militaires à prix réduit pour le corps expéditionnaire des Balkans

Les télégrammes destinés aux militaires ou marins du corps expéditionnaire des Balkans sont acceptés en France au tarif réduit de 0 fr. 325 par mot (0 fr. 375 en Algérie et en Tunisie), à condition qu'ils soient rédigés en langage clair français ou anglais et ne contiennent que des nouvelles se rapportant aux relations de famille ou d'amitié.

Ces télégrammes à prix réduit sont, au choix de l'expéditeur, adressés à Moudros, Ténédos ou Salonique; ils sont acheminés télégraphiquement jusqu'à destination, mais sur leur parcours sous-marin ils ne sont transmis qu'en fin de semaine.

Trois zeppelins survolent la côte anglaise

LONDRES. — Le War Office communique la note suivante:

« Dimanche soir, deux zeppelins ont fait un raid sur la côte nord-est de l'Angleterre. Ils ont lancé plusieurs bombes qui sont tombées dans la mer, près du rivage. On ignore jusqu'à présent si des dommages ont été causés. Des détails seront publiés plus tard. »

LONDRES. — Le ministère de la Guerre annonce qu'on croit que trois zeppelins ont pris part au raid de la nuit dernière en Angleterre.

Après avoir approché de la côte, les zeppelins ont pris diverses directions et, en raison de l'apparence incertaine de leur vol, ils ne devaient pas être fixés sur le point exact où ils se trouvaient.

Ils ont volé au-dessus des comtés d'York, de Lincoln, de Rutland, de Huntingdon, de Cambridge, de Norfolk, d'Essex et de Kent.

Quarante bombes ont été jetées. Les pertes s'élevaient jusqu'ici à trois hommes, quatre femmes et cinq enfants tués et à trente-trois blessés. Comme dégâts matériels, on compte deux terrasses, une maison, un bureau, un bar, un café, ainsi que plusieurs boutiques partiellement détruites et un asile de vieillards sérieusement endommagé.

Une ruse de guerre allemande qui menace les neutres

On mande de New-York aux *Daily News*: Le commandant du steamer britannique *Hartfield*, qui vient d'arriver à Baltimore, apporte des renseignements sur une nouvelle ruse des Allemands pour détruire les navires marchands ou autres des belligérants. Le capitaine relate que les Allemands sèment de puissantes mines auxquelles ils fixent des périscope. Ceci est fait dans l'espoir qu'un navire découvrant l'un de ces périscope croira qu'il appartient à un sous-marin et qu'il cherchera à l'enfoncer, causant ainsi sa propre destruction.

Les négociations du nouvel emprunt anglais

LONDRES. — On mande de New-York au *Daily Telegraph*:

Les négociations pour le nouvel emprunt anglais seraient presque terminées. La banque Pierpont Morgan serait chargée du lancement. On parle d'un demi-milliard de francs, comme chiffre de cet emprunt.

Arrivée du corsaire Moewe à Wilhelmshafen

AMSTERDAM. — Le *Moewe* vient d'arriver à Wilhelmshafen. Tous les hommes composant l'équipage ont été décorés de la croix de fer de deuxième classe. Le commandant du navire a reçu l'ordre d'adresser, personnellement au kaiser, à son quartier général un rapport détaillé sur les exploits accomplis par ce corsaire durant sa croisière de ces derniers mois.

Les prochaines fiançailles du prince héritier de Bulgarie

BERNE. — D'après une information du *Journal des Balkans*, l'héritier du trône de Bulgarie, le prince Boris, serait sur le point de se fiancer avec une princesse de la maison de Habsbourg.

L'ambassadeur russe à Madrid gravement malade

MADRID. — L'ambassadeur de Russie, baron Budberg, est atteint d'une très forte congestion pulmonaire. Ce matin son état était d'une extrême gravité.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

Sur le terrain de la bataille, autour de Verdun



La quinzième journée de la bataille de Verdun a été relativement calme. De violents duels d'artillerie se poursuivent sur la rive gauche de la Meuse, mais aucune attaque nouvelle d'infanterie n'a été signalée. Etant donnée l'importance des moyens mis en

Jeu par l'ennemi, il est à prévoir qu'il ne renoncera pas de sitôt à poursuivre son offensive. En tout cas, devant la merveilleuse résistance de nos troupes, le kronprinz doit commencer à être moins sûr du succès de son entreprise!...

LES CONTES D'EXCELSIOR

Lolo

Au capitaine Pierre Berger.

Vieux, à demi imbécile, vivant de commissions, de courses qui n'exigeaient aucune intelligence, de transports qui ne demandaient pas une grande force physique, et, surtout, d'aumônes, il était, dans la petite ville, la risée des gamins, le cruel amusement des enfants. Il avait bien un patronyme que portait son frère beaucoup plus jeune que lui et parti pour le front, dès le début ; mais on le connaissait uniquement sous le sobriquet de Lolo. Le frère, son seul parent, s'en félicitait : ainsi, il lui était plus commode de le renier.

Quand on le rencontrait dans ses haillons rouillés comme les feuillages d'automne, portant un sac sur l'épaule, ou tirant une charrette à bras, c'était, à l'ordinaire, entouré d'une nuée de polissons tourmenteurs. L'un lui glapissait des insultes, un autre lui décochait une écaille d'huître, un autre un zeste d'orange et un autre essayait de le faire choir. Il ripostait par des menaces et des coups de pied furibonds qui n'effrayaient personne : il n'était plus suffisamment adroit pour atteindre ses bourreaux, et il avait les autorités contre lui. Des clameurs saluaient son passage dans la rue, comme s'il avait été un souverain. A vrai dire, il était une personnalité grotesque et douloureuse : il était le bouffon des enfants. Soit par vice, soit pour se consoler, il buvait. Il couchait souvent dans le ruisseau ; peut-être était-ce faute d'un domicile précis ? En tout cas, ses petits tortionnaires l'appelaient « ivrogne » et, se figurant châtier, dans Lolo, l'intempérance, en venaient à juger leurs persécutions légitimes, ce qui aiguillait encore leur féroce.

Tandis que loqueteux, crasseux et stupide, il chemina sous les huées, son jeune frère accomplissait, au front, des actions d'éclat. Le sergent Durel suppléait son lieutenant tué dans un assaut, s'emparait d'une tranchée ennemie ; atteint lui-même, il refusait, d'abord, de se laisser évacuer, et n'obéissait qu'à l'ordre formel du major. Il était proposé pour la Croix de guerre avec palme, et la médaille militaire.

Il réintégra son dépôt qui se trouvait être dans sa ville natale. Camarades et concitoyens le fêtèrent : entouré et complimenté, il allait de tournées en ripailles... Le jour brilla où le commandant devait lui remettre solennellement les deux croix qu'il avait gagnées. Toute la ville se pressait à la prise d'armes. Lolo était là aussi. Passant place de l'Hôtel-de-Ville, il avait vu la foule, entendu les clairons et les tambours, et s'était arrêté. Il avait reconnu son frère dans le buisson ardent des baïonnettes.

— C'est-y qu'on le dégrade?... qu'on le fusille ? demandait-il à ses voisins, dans son hébètement.

Des voix lui répondirent avec rudesse que son frère n'était point un fainéant, un alcoolique comme lui, mais un brave, et qu'on le décorait. Un pleur raya sa joue sale. Pleur de fierté ? d'envie ? d'ivrognerie ? on ne savait.

Le sergent Durel repartit sur le front, où, à force de braver le danger, il tomba. On ajoutait son nom sur le grand tableau, entouré d'un ruban tricolore et d'un crêpe, qui est exposé à la mairie et qui rend hommage aux morts glorieux de la petite ville.

C'est alors que certains notables s'avisèrent que Lolo — frère d'un héros — ne pouvait plus être un vagabond bafoué, une cible à lazzi et à dérisifs. La question intéressait la mémoire du sergent Durel et l'honneur local. Ces messieurs décidèrent que Lolo entrerait à l'asile des vieillards. Ceux-ci — dos voûtés, jambes arquées, la goutte au nez, la chassie à l'œil — vivaient dans un bâtiment attenant à l'hôpital, sous le règne angélique de la sœur Claire. On l'appela « la sœur Claire des vieillards ». Elle était jeune encore ; son visage s'auréolait d'une tendresse chaste ; sa cornette faisait songer à une colombe, et ses yeux, d'un bleu pâle, à des sources parfaitement limpides et pleines de ciel. Et sa coiffe blanche volait bien, comme un oiseau de paix, à travers les jalousies et les disputes séniles.

Lolo, enfin arraché à ses tortureurs, connut sœur Claire et les vieillards. Il connut Etienne, le doyen, qui avait quatre-vingt-seize ans et qui ne se levait plus de son siège, le visage jaune comme un épi de maïs ; Joseph, dont les mains atrophiées et incapables de rien saisir, semblaient de cire rose fondue ; Gaspard, le cadet, puisqu'il n'avait que la soixantaine, qui étourdissait les autres de sa pétulance et les alarmait de ses idées hardies, et Jérôme, un infirme qui se traînait sur les genoux, avait voulu convoler, étant sentimental, n'avait essayé que des refus.

ironiques, et dont sœur Claire disait : « Le pauvre homme n'a pas de jambes, mais il a un cœur ! » Il connut le dortoir, le réfectoire aux noms de saints et décorés de statuette pieuses et de bénitiers où s'accrochait du buis béni.

A présent, Lolo ne couchait plus sous les porches d'église, sur les bancs des promenades, dans le ruisseau ; il n'avait plus, en guise d'assiette, la boîte à ordures ; il était décemment vêtu ; il mangeait sans avoir besoin de peiner ; il avait dépisté la meute des polissons ; les vieillards ne troublaient pas sa quiétude et la sœur étendait sur lui sa bonté ; néanmoins, Lolo n'était point content.

Quelque chose lui manquait. Quoi ? Son malaise était nébuleux, sa tristesse ténébreuse. Il lui semblait qu'au seuil de l'hospice il avait dépouillé une partie de lui-même. Dans cette retraite, nul ne le harcelait, mais il n'était plus un type, un personnage. Il s'étonnait que sœur Claire et les vieillards ne lui hurlassent point « Lolo » aux oreilles, en le bombardant de cailloux et de crottes. Il les jugeait engourdis et moroses à côté des enfants tapageurs ; il s'ennuyait avec eux... Il avait, surtout, le sentiment confus d'être diminué, déposé, et il regrettait le sceptre ridicule, la couronne d'épines, le manteau de pourpre éclaboussé et troué. Naguère, il souffrait : en compensation, il jouissait de la gloire. La sienne n'avait point le même rayonnement que celle des batailles, qui illuminait son frère défunt, ou que celle des académies : il y tenait cependant. Oh ! son nom clamé dans les rues ! Oh ! son cortège espiègle et criard !

Un matin de neige, l'un des administrateurs de l'asile allait à ses affaires, quand il fut assourdi par un grand vacarme. Il aperçut un mendigot qui mitraillait une bande d'écoliers emmitouffés dans des cache-nez, chargés de leurs sacs, le bout des doigts et du museau maculés d'encre, leurs tabliers noirs blanchis de craie. Il écarquillait des yeux de masque chinois, poussait des rugissements de bête fauve, lançait d'impuissantes ruades. C'était Lolo, évadé de l'asile par nostalgie du bruit, du mouvement et de la notoriété, et qui avait voulu goûter, de nouveau, à cette gloire amère, redevenir un type, le Paria.

Maurice D...

Les artistes catalans manifestent pour la France

Les plus grands artistes et critiques d'art de Barcelone et de la province de Catalogne ont adressé au conseil municipal de Barcelone et au conseil régional appelé *Mancomunidad catalana* une proposition ayant pour objet d'organiser une exposition d'artistes français à Barcelone.

La majorité des artistes espagnols, disent les signataires, et spécialement ceux de notre province, sont allés chercher à Paris, capitale du monde artistique latin, la consécration de leur talent, recevoir toujours de la part des sociétés artistiques de la capitale de la France le plus noble et le plus généreux accueil.

La nation française, absorbée aujourd'hui dans sa propre défense et dans celle des droits et de la liberté de notre civilisation, a dû renoncer aux manifestations artistiques qui, patronnées par l'Etat français, se célébraient périodiquement à Paris.

La grande et intelligente capitale catalane désire rassembler les œuvres de ceux qui accueillirent et montrèrent au monde, pendant la paix, les œuvres de nos artistes.

Ceux qui considèrent comme un devoir des plus honorables de signer la présente lettre s'offrent aux pouvoirs qui dirigent la vie publique de notre province et de notre grande cité, pour organiser l'Exposition des Artistes français, pendant la présente année 1916.

La lettre est signée : José-Maria Sort, Rusinol, Casas, Hormen Anglada, Boltran, Mlle Laura Albéniz, Joseph Clara, Nogués, Joseph Llimona, Joan Llimona, Junyent, Padilla, de Riquier, Coll y Villalava, Roman Joas, Jean Llongueras, Gali, Sunyer, de Togoros, M. Utrillo, Apollos Mestres.

NOUVELLES BRÈVES

Obsèques des victimes de la catastrophe de Saint-Denis. — Les obsèques des victimes civiles de la catastrophe de Saint-Denis auront lieu demain 8 mars, à 9 heures, à la Basilique Saint-Denis ; à 11 h. 1/2 à l'église neuve de Saint-Denis, et à 15 heures obsèques strictement civiles.

Tirages financiers. — Foncières 1879. — Le numéro 925679 est remboursé par 100.000 francs ; le numéro 1098187 par 100.000 francs ; le numéro 340758 par 25.000 francs. Les numéros 1424537 et 649814 sont remboursés par 10.000 francs.

Foncières 1885. — Le numéro 252834 est remboursé par 100.000 francs ; le numéro 5252 par 25.000 fr. Les six numéros suivants sont remboursés par 5.000 francs : 576020, 434095, 739240, 660618, 217791, 507728.

Ville de Paris 1898. — Le numéro 361162 est remboursé par 100.000 francs ; le numéro 454659 par 50.000 francs. Les quatre numéros suivants sont remboursés par 10.000 fr. : 207046, 643506, 638689, 311643.

Foncières 1900. — Le numéro 1302512 est remboursé par 50.000 francs ; le numéro 291194 par 10.000 francs.

Ville de Paris 1912. — Le numéro 540223 est remboursé par 100.000 francs ; le numéro 407290 par 10.000 fr. Les cinq numéros suivants sont remboursés par 1.000 francs : 195242, 572488, 611563, 183150, 50745.

Foncières 1913. — Le numéro 603847 est remboursé par 250.000 francs ; le numéro 584054 par 25.000 francs. Les deux numéros suivants sont remboursés par 5.000 francs : 268758, 401009.

Ayuntamiento de Madrid

M. Herriot reçoit les délégués du Maroc à la Foire de Lyon

LYON. — M. Herriot, sénateur, maire de Lyon, a reçu, à l'Hôtel de Ville, les délégués français et indigènes du Maroc français à la foire d'échantillons de Lyon.

On sait, en effet, que, pour continuer et étendre les bonnes relations établies entre le Maroc et la région lyonnaise à propos de l'exposition de Casablanca, le général Lyautey, résident général, a tenu à envoyer à Lyon un certain nombre de notables des principales villes du Maroc.

Les deux délégations ont été présentées par M. Auguste Terrier, directeur de l'Office du gouvernement marocain, à Paris, qui a rappelé l'importance de la participation lyonnaise à l'exposition de Casablanca et exprimé l'assurance que les délégués du Maroc viendraient chaque année plus nombreux à la foire de Lyon.

M. Thomas, délégué de Rabat, a remercié la ville de Lyon, au nom des délégués français.

Puis, un délégué indigène de Casablanca, Si Mohamed Ben Taleb, a lu un compliment dans lequel il a dit :

« Notre principal objectif est, en outre, de trouver chez nous les articles que nous avions coutume de faire venir d'Allemagne ou d'Autriche, si bien que les noms de ces deux peuples disparaissent des tableaux d'importation de tout le Maroc. Nous prions, dans cet ordre d'idées, MM. les industriels de Lyon de nous venir en aide de leur mieux, et cela de trois façons : d'abord en fabriquant les articles qui sont spécialement demandés au Maroc, puis en les vendant aux prix où d'autres fournisseurs nous les vendaient eux-mêmes ; enfin, en tenant compte dans le mode de paiement des usages commerciaux spéciaux au Maroc. »

LA QUESTION DES LOYERS

La Commission est en désaccord avec le gouvernement.

Nous avons souligné les divergences de vues existant entre le gouvernement et la commission de législation civile sur la solution à donner au grave problème des loyers, divergences nettement manifestées dans le discours prononcé vendredi par M. Viviani, garde des Sceaux.

La commission de législation civile s'est précédemment réunie hier à la Chambre pour examiner les déclarations de M. Viviani. A la suite d'un échange de vues, elle a chargé M. Maurice Berthod, député du Doubs, de répondre en son nom au garde des Sceaux.

La commission paraît décidée à insister énergiquement devant la Chambre pour que la question des loyers reçoive sa solution la plus rapidement possible, la situation créée par les *moratoria* ne pouvant indéfiniment se prolonger. En tout cas, elle est d'autant moins disposée à se rallier à la méthode suggérée par le garde des Sceaux et qui tendrait à discuter d'abord les résiliations que, d'après le projet gouvernemental, les solutions proposées ne porteraient leurs effets qu'après la guerre.

LA BLOUSE DE JEUNE FILLE

Les jeunes filles ont beau porter à peu près les mêmes robes que leurs grandes sœurs mariées ou que leurs jeunes mamans, il est pourtant des circonstances où elles ont des besoins ou des formes bien à elles. Actuellement, la toilette est simplifiée et vise à l'économie ; on supprime volontiers la robe habillée, qui n'a pas assez l'occasion d'être portée. On la remplace par une blouse habillée, qui donne un aspect suffisamment élégant, même avec la plus simple jupe tailleur.



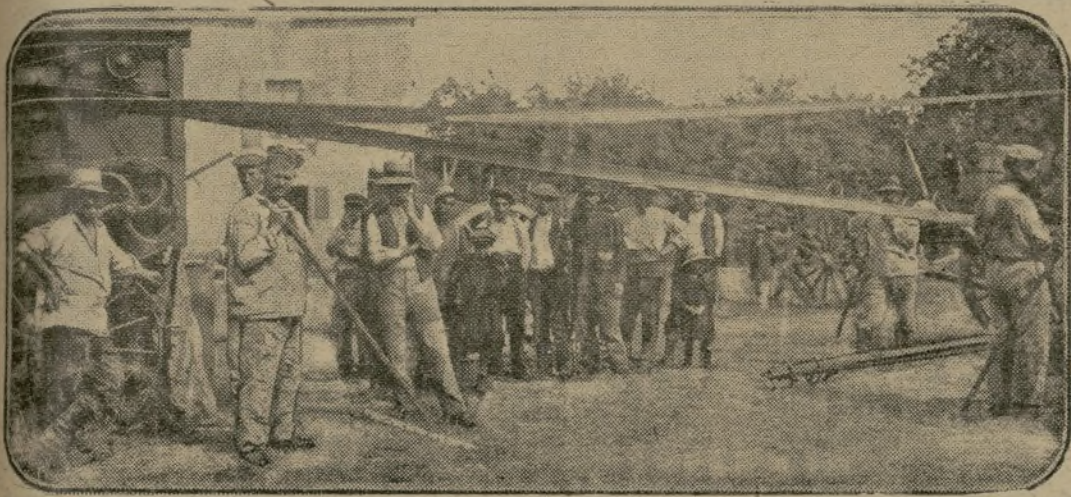
Blouse de tulle bis et ruban bleu

Voici un joli modèle de blouse, qui sera assez facile à faire exécuter par une ouvrière habile ou une femme de chambre adroite. Sur une doublure de mousseline de soie ou de tulle solide, blanc ou chair, est froncé un tulle bis à pois brodés. Le bas du corsage est incrusté d'une tulle genre Alençon ou Bruxelles. Autour du cou et au bas des manches, un souple ruché de tulle orné d'un picot. Toute l'originalité du modèle réside en une amusante garniture de ruban bleu Nattier, posée en long sur le corps de la blouse et sur les manches. Le même ruban est noué en cravate souple autour du cou. Cette disposition de ruban assorti, comme teinte, à la jupe, permettra de faire d'un corsage et d'une jupe dépareillés un ensemble élégant et plus recherché.

Jeanne Farmant.

LES PRISONNIERS AU TRAVAIL

Leurs emplois --- Leur régime



Le battage du blé

On a répandu de nombreuses légendes au sujet des prisonniers allemands en France. Les journaux boches sont pleins de doléances et d'anecdotes terribles. A les en croire, nous traiterions fort mal nos prisonniers. Pourtant l'opinion publique allemande ne croit pas un mot de ces affirmations. J'ai sous les yeux la lettre de Mme R., *faubourg de Bâle, à Mulhouse*. (C'est une immigrée allemande en Alsace). Elle déclare : « Tout le monde dit bien que les prisonniers sont bien traités en France. Mais tu serais tout de même mieux ici, dans ton lit. »

En réalité, les prisonniers en France sont employés par équipes d'au moins vingt hommes, soit à des terrassements pour le service des ponts et chaussées, soit à casser des cailloux, soit à couper du bois, soit à des travaux agricoles ou encore comme dockers. C'est tout.

Nous faisons montre de la plus large indulgence.

Les équipes de prisonniers allemands ne sont occupées qu'au seul déchargement des denrées alimentaires et du poisson. Ce sont des territoires français qui opèrent le débarquement des chevaux de l'Argentine ou du Far-West. Comme les bêtes sont loin d'être fort dociles, ce sont nos « pères » qui attrapent les coups de pied et les coups de dents.

Pourquoi ne pas laisser ce travail plus pénible à nos ennemis ?

Pourquoi ? Parce qu'il existe un certain article de la Convention de La Haye qui interdit d'employer les prisonniers de guerre à des travaux intéressant l'armement ou le ravitaillement militaire. Les chevaux sont considérés comme matériel de guerre.

L'Intendance l'a rappelé aux entrepreneurs. Dans la 9^e région, l'Intendance a également rappelé aux ingénieurs des ponts et chaussées que les prisonniers employés à casser des cailloux ne devaient pas trop travailler.

Aujourd'hui, l'administration des ponts et chaussées estime le rendement d'une journée de prisonnier à la moitié d'une journée de cantonnier. C'est le calcul de tous les rapports d'ingénieurs. Comme les cantonniers n'ont jamais passé, en France, pour des ouvriers acablés de besogne, on peut juger que les Boches captifs ne sont pas trop à plaindre.

Les chantiers

Sur les chantiers et dans les champs, les Boches sont surveillés par quatre hommes commandés par un caporal. Il arrive que ces hommes —

C'est un feldwebel allemand qui commande directement le travail aux Boches. S'il y a, du cantonnement au chantier, plus d'une demi-heure de trajet, le surplus est défacté des heures de travail. Jusqu'à ces derniers temps, le nombre des heures de travail était de huit. Par mesure de réciprocité on les a augmentées sur certains chantiers.

Si l'on est content d'eux, les Boches touchent vingt centimes de poche et, s'ils y consentent, peuvent faire deux heures de travail supplémentaire en plus des huit heures, à raison de dix centimes l'heure. Ils ne peuvent en faire davantage.

On doit leur fournir de l'eau bouillie pour boisson. L'employeur peut leur donner un quart de vin, au maximum, à titre d'encouragement.

Leur nourriture

Avant les mesures de réciprocité ordonnées par le ministre de la Guerre, les Boches recevaient :

125 grammes de viande les jours de repos et 200 grammes les jours de travail.

800 grammes de pain.

1 kilogramme de légumes.

7 grammes de sucre.

5 grammes de café.

De la graisse et du beurre !

La viande a été ramenée à deux rations par semaine et on leur a expliqué les raisons de cette réduction.

Ils peuvent acheter de la bière, de la charcuterie et des fruits à la cantine du dépôt. Cependant, ils achètent peu de chose, car si les prisonniers continuent à recevoir de nombreux colis contenant du pain et de la charcuterie, il ne leur est adressé que peu d'argent et de moins en moins. Il n'y a même que cela de vrai, dans la prétendue diminution d'envois aux prisonniers allemands. J'ai pu constater, en février 1916, l'arrivée de splendides colis de charcuterie et de nombreuses boîtes de pâtés.

Les évasions

Au dépôt, la discipline et les castes ont subsisté. Les sous-officiers nobles ou appartenant à des professions libérales vivent à l'écart du troupeau. Jamais un mot de sympathie pour le prisonnier voisin s'il n'occupe pas la même situation sociale. Ce qui surprend nos soldats, c'est surtout leur goût de la dénonciation.

Presque toujours, les tentatives d'évasion ont



Prisonniers allemands au repos

été signalées par les compagnons du prisonnier qui voulait nous fausser compagnie.

A un prisonnier de marque, réussit à s'enfuir. Il fut rattrapé, grâce aux indications de son compagnon de fuite, à la frontière suisse.

Partout, les prisonniers, humbles vis-à-vis des chefs français, essaient d'attendrir nos soldats et de brimer leurs camarades.

Par exemple, ils ont une qualité qu'il est vain de vouloir leur dénier. Ils sont très propres et tous leurs cantonnements, même dans les fermes, sont nets et clairs. Ils se nettoient à grande eau avant chaque repas. Il est rare de les entendre se plaindre de la longueur de la guerre. Cela tient surtout à des consignes secrètes qu'ils se donnent entre eux.

L'auteur de ces lignes a visité tous les camps des 9^e, 18^e, 8^e et 12^e régions. Il se garderait de formuler une opinion d'après les propos des prisonniers. Il s'en tient au mot de Heine :

Quand un Allemand est poli, c'est qu'il ment !

La guerre par l'image

UNE EXPOSITION DOCUMENTAIRE AU PETIT PALAIS

Alors que certains de nos musées se préparent à entr'ouvrir leurs portes, d'autres, comme le Petit Palais, renouvellent leurs Expositions et ajoutent aux merveilleuses tapisseries de Reims et du garde-meuble national, aux incomparables dentelles de Mme L.-E. Rigaud, toute une série nouvelle d'attractions artistiques du plus haut intérêt.

Cette exposition s'ouvrira aujourd'hui mardi 7 mars. La Ville de Paris a mis, comme on le sait, à la disposition du gouvernement belge une partie des salles de ce Musée municipal. Deux salles contenant des œuvres d'art provenant d'Ypres, de Nieupoort et de quelques autres villes de cette région avaient été ouvertes au mois de mai dernier. C'étaient les premières épaves de ce grand naufrage artistique et de ce crime barbare commis par les Allemands contre les vieilles cités qui étaient l'orgueil de la Belgique et qui appartenaient au patrimoine esthétique de l'humanité.

Hélas ! depuis un an, la rage destructive des Allemands s'est acharnée sur ce pays d'Yser si riche en monuments et en œuvres d'art. Chaque village de la région possédait, en effet, une église antique, bien souvent vaste comme une cathédrale et dont le clocher, dominant les dunes, servait autrefois de phare aux pêcheurs flamands. Dans ces belles églises, de somptueux autels et de précieux tableaux retraçaient toute l'histoire religieuse du pays et attestaient le sentiment d'art qui se perpétuait de génération en génération. Et dès que le village devient une petite cité, l'Hôtel de Ville affirme à son tour son importance ; la fierté de la race et son attachement patriotique à ses libres institutions. C'est ainsi qu'on voit, à côté des vieux coffres bardés de fer renfermant les chartes et franchises, des tableaux qui rappellent les grands événements de l'histoire communale belge.

Et que dire de la beauté et de la richesse de villes plus importantes telles qu'Ypres, Nieupoort, Furnes, Poperinghe ? C'étaient des lieux de pèlerinage pour les artistes et tous les fervents de l'art !

La fureur des vaincus de l'Yser a tout réduit en ruines et en cendres. Ne pouvant faire reculer nos héroïques soldats, ils se sont acharnés, comme à Reims, sur les plus beaux monuments. Il fallait que chacun pût se rendre compte de tels crimes.

C'est pour ce motif que les documents photographiques les plus probants et les plus émouvants ont été réunis au Petit Palais. On pourra y suivre jour par jour le martyre des villes d'Ypres, de Nieupoort, de villages célèbres comme Pervyse, Ramscappelle, Iodo, etc., y voir les crimes de lèse-majesté commis contre ce chef-d'œuvre médiéval, la cathédrale de Reims.

Cette exposition photographique est le plus éloquent réquisitoire qu'on puisse faire entendre contre les Allemands.

A cette très importante collection photographique vient s'ajouter, comme le commentaire naturel, toute une série d'œuvres d'art, miraculeusement sauvées.

Dans d'autres localités, aujourd'hui détruites, le zèle du Comité de Sauvetage a pu prévenir les intentions criminelles des Allemands, et des œuvres d'une très grande valeur artistique ou historique ont pu être enlevées avant leur destruction projetée. Tel est le cas pour les admirables stalles de Furnes, qui datent du dix-septième siècle. Et y a aussi un chœur d'église du dix-huitième siècle, tout ajouré, d'une élégance et d'un travail remarquables. Deux portiques encadrés de colonnes fièrement sculptées, provenant encore de Furnes, peuvent être donnés comme spécimens de ce que la sculpture flamande a fait de plus parfait. De beaux confessionnaux et diverses statues complètent la partie de la sculpture, dans la grande salle de l'art belge. On y remarquera aussi quelques beaux tableaux et de très riches orfèvreries. Une pièce tout à fait impressionnante a été placée à l'extérieur de cette salle, entre les deux entrées : c'est la porte des Halles d'Ypres. Elle était aussi vieille qu'elles, et alors que les pierres ont été calcinées, le bois a échappé à l'incendie. La tour des Halles, orgueil d'Ypres, que les armées ennemies avaient toujours respectée, du quatorzième au dix-huitième siècle, n'est plus qu'un amas de ruines. Or, il y a quelques jours, un Belge courageux, M. Dmichev, accompagné de quelques braves soldats, a, sous les obus, enlevé la lourde et vétuste porte qui évoque tant de souvenirs de splendeur et de gloire !...

Trois autres salles contiennent des meubles provenant des Hospices d'Ypres et de Poperinghe. Tout ce mobilier très caractéristique n'était jamais sorti de ces vieux cloîtres. Des cuirs de Cordoue et des tableaux des quinzième, seizième et dix-septième siècles complètent l'ensemble. Quelques-uns de ceux-ci sont fort précieux, notamment un P. Christus et un Broederlam.

Enfin, dans une petite salle consacrée au dix-huitième siècle, se trouvent réunis des meubles et objets de vitrine ayant appartenu au Musée Menghelynck à Ypres, aujourd'hui réduit en cendres.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Sang-froid et bombardement, par BENJAMIN RABIER



Chut !... Ecoute le bombardement !...

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 7 MARS 1916

28

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Monde

XII

Mais l'indignation est loin de mon âme ce soir; je n'ai pas la force de me révolter, et je réponds tout simplement :

— Je ne suis venue ici que parce que j'avais besoin de repos! Je ne pensais à rien ni à personne, c'est inconsciemment que j'ai chanté!

— Ah! cruelle Janine! rien donc ne vous émeut?

— Si, ça! ai-je répondu, lui montrant la campagne endormie sous le ciel étoilé, ça est vraiment beau et me trouble profondément, mais ça seulement!

— Ah! vous le croyez, enfant! Mais si vous êtes émue et troublée autant que vous le dites, c'est qu'une tendresse est en votre âme; croyez-moi : on ne vibre ainsi que lorsqu'on aime ou qu'on se sent tout près d'aimer!

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Sens de Lettres.

— Je n'ai pas dit que je n'aimais pas!
— Qui aimez-vous, alors, Janine? dites-le moi!
— Que vous importe si ce n'est pas vous?
— Ce ne sera jamais moi, en êtes-vous bien certaine?
— Je ne le crois pas!
— Vous pensez à quelqu'un?
— Peut-être!
— Son nom?
— Il ne vous dirait rien, vous ne le connaissez pas!

— Il est ici?
— Oh non! il est bien loin... trop loin!
— Eh bien! tant mieux! Malheur aux absents, c'est aux présents d'être assez forts pour les faire oublier!... Miss Janine! on joue un boston, voulez-vous me l'accorder en compensation de celui dont Chérubin m'a audacieusement frustré tout à l'heure?

Et sans attendre mon consentement, il me conduit près des salons éclairés. Sa main nerveuse étreint la mienne, sur le pas même de la porte il m'enlace et m'entraîne comme si j'étais son bien et qu'il le voulait montrer à tous! C'est sa revanche de mon récent dédain.

— Ecoutez, Janine, écoutez cette valse! C'est celle qu'on jouait le soir où, pour la première fois, nous avons dansé ensemble. Jamais je ne l'oublierai! Comme elle est triste! mais comme elle est tendre aussi! Cette musique a été inspirée pour le seul amour, ne trouvez-vous pas?...

Et il me dit les mots dont il a le secret! Ces mots qui m'émeuvent, m'enchantent et me font oublier la puérilité, le néant des autres! Ah! comme il est victorieux maintenant! comme il se sent mon maître! Il connaît le charme de sa grâce, la séduction de cette danse, son attrait qui me laisse sans résistance! Bientôt, je suis redevenue

sa docile élève, il commande et j'obéis, je le suis, je l'écoute, je le devine! Nous valsons dans une harmonie complète! Tout le monde nous regarde. Je devine au passage le sourire triomphant de mon man, l'admiration de grand-père, le mécontentement de papa! J'entends Louis (Chérubin!) proclamer, l'air vexé :

— Eh bien! cette migraine de Janine a l'air d'aller mieux, il me semble!

Et lorsque la valse est finie, je me sens sous le regard du beau lieutenant, et mon cœur bat plus vite encore lorsque, s'inclinant vers moi comme pour un remerciement, je l'entends murmurer :

— Janine! si vous ne voulez pas m'aimer, dites-le moi! Je préfère ne plus vous revoir, je souffrirai trop!

Et vraiment, pour la première fois, je lis sur sa physionomie une expression de tendresse douloureuse et de violence presque brutale, qui achève de me faire perdre la tête.

On nous entoure, on nous complimente! J'ai le courage de plaisanter, de rire. Mais quand je gagne ma chambre, il est temps que je retire mon lit, je n'en peux plus!

Il est deux heures du matin... je ne peux dormir!... demain, à la pointe du jour, nous allons être à cheval pour suivre les manœuvres. Après, ils partiront!... Ah! oui, qu'il parte! et que je ne le revois plus, ainsi qu'il l'a dit lui-même! Moi aussi, je souffre trop!

XV

11 septembre.

On dirait que la fatalité s'en mêle et qu'elle force aveugle me conduit vers lui!

Hier matin, la diane m'a réveillée, il y avait juste trois heures que je dormais, et je me suis



LES "KOUSTARI" RUSSES A LA FOIRE DE LYON



Nüremberg et la Forêt Noire détrônés

Le succès de la Foire de Lyon dépasse déjà toutes les espérances. Certains exposants ont eu toute leur production d'une année enlevée dès le premier jour. Par contre, dans beaucoup de baraques à peine édifiées en raison de l'affluence énorme, les exposants poursuivent fébrilement leur installation.

L'un des stands prêts dès la première heure et auquel M. Clémentel, ministre du Commerce, s'est vivement intéressé le jour de l'inauguration, est celui du Ministère Impérial de l'Agriculture de Russie. C'est là, en effet, un résumé succinct de la petite industrie rurale russe, de l'œuvre exquise des Koustari. Malgré toutes les difficultés de l'heure actuelle, tous les objets exposés ont été ramenés de Russie par Mme Valentine Samonoff, spécialiste en travaux de la petite industrie, que le Ministère



On y voit mille bibelots originaux créés et fabriqués par les paysans du grand empire allié

Impérial de l'Agriculture a spécialement déléguée à la première Foire d'Echantillons de Lyon.

Cette petite industrie rurale, essentiellement familiale, qui occupe les huit longs mois d'hiver du paysan russe, est malheureusement trop peu connue du grand public français. Le petit industriel russe travaille les objets les plus divers, en bois, en métal, en terre glaise, en pierre, en cristal, en cuivre, en corne, en lin, etc., etc. Il confectionne les objets les plus variés et souvent les plus fins : objets en bois travaillé, tapis, jonets, objets laqués en papier mâché, peints à la main, dont plusieurs émerveillent par leur simplicité pittoresque, par l'originalité hardie de leur conception. On y sent une beauté spéciale, primitive et féérique, quelque chose de



Le Stand du Ministère impérial russe de l'Agriculture.

« slave » à un degré surprenant d'ingénieux, de barbare et d'intime. Ce sont encore des tissus, des broderies (lus tirés) de la dentelle au fuseau d'une grande finesse d'exécution répétant d'anciens dessins traditionnels. C'est l'imagerie religieuse, les icônes si curieuses par leur polychromie, etc., etc.

L'énumération complète de tous les produits de la petite industrie rurale russe est impossible. Qu'il suffise de dire que le nombre des Koustari est de plus de 7 millions et demi, et que leur production est estimée à plus de 1 milliard et demi de roubles par an.

Les objets exposés viennent des Zemstvos (groupements provinciaux autonomes qui ont fait beaucoup pour développer et guider cette industrie rurale), de Moscou, Potlava, Viata, Riazan, Olonetz, Toul, Orel, Novgorod, Kiev, et des écoles de la princesse Tenischeff, de Mme Polowtsoff, et de la Société d'Encouragement des travaux des paysans.

On conçoit aisément l'intérêt que présente une telle exposition, qui a été honorée d'ailleurs de la visite de S. M. le roi Nikita de Monténégro accompagné des princesses ses filles, et l'affluence énorme d'acheteurs qui trouvent là des articles bien supérieurs comme originalité et comme exécution à ceux dont nous inondait la Forêt-Noire.

Daniel Bernard.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuteau. Téléph.

sentie si lasse que j'ai douté un instant avoir le courage de me lever.

Longtemps, je demeurai comme engourdie, dans une demi-conscience, sans volonté, ne pouvant arriver à reconstituer ce qui s'était passé la veille, ni ce que nous devions faire aujourd'hui. Cependant, par mes fenêtres entr'ouvertes, la brise m'apportait les sonneries de clairons se répandant de village en village.

Dans la cour, sous mes fenêtres, des piaffements de chevaux heurtent le pavé; un hennissement trouble le silence du matin, je perçois le murmure de voix étouffées, quelques ordres brefs se donnent, des pas résonnent encore et s'éloignent peu à peu...

Ah! je sais, maintenant, c'est le général et son aide de camp qui partent pour la manœuvre. Son aide de camp!... Ce mot me dresse sur mon séant, dans une perception très nette de la vérité.

Allons, Janine! Debout! Revêtez votre gracieuse amazone! ce sera charmant, ce matin, d'assister à la petite guerre! Songez donc que cette journée est la dernière! Les gentils hussards, les beaux dragons partent demain!

Ah! ils partent demain? C'est bien tôt! On se serait habitué à leur présence, peut-être!

Et, pendant que je procède à mes ablutions, que la bonne eau froide me vivifie, j'entends la sourde rumeur d'un réveil qui gagne toute la maison.

Louis heurte à notre porte.

— Que les filles qui n'ont pas la migraine se lèvent!... Que celles qui n'ont vécu, tout hier, que d'amour et de champagne se hâtent. Il y a un bon boulot préparé à la salle à manger, pour les reconforter!

Ah! vilain cher Loulou! Il devine tout! Il pense

à tout! Heureusement que ses sœurs, mal réveillées, n'ont dû guère comprendre la teneur de cet avertissement.

En une demi-heure je suis prête et je trouve mon cousin attablé prosaïquement devant une galantine de volaille, un pot de rillettes et une tasse de chocolat!

Dès qu'il me voit, il m'interpelle, la bouche pleine, l'air triomphant :

— Il paraît que tu as compris à qui ce discours s'adressait! C'est un aveu, hein? ça? Vois comme je suis gentil, d'avoir pensé à toi!

Et il me montre les victuailles amassées devant lui.

— Mais, Loulou, il me semble que tu ne t'oublies pas!

— Oh! c'est par pur dévouement, pour ne pas que tu aies honte toute seule! Je t'ai gardé mes truffes, d'ailleurs, pour t'éviter le remords d'un nouveau vol! Tu sais, ma vieille, il faut se flatter un bon fond! Tu n'as rien mangé de tout hier, tu serais capable de te pâmer dans les bras du... du général! Te fâche pas, je n'ai pas dit de son aide de camp! Je me suis contenté de le penser!

J'ai bien envie de le battre, mais je n'en ai pas la force encore, je meurs littéralement de faim! cette journée complète d'abstinence m'a anéantie; je mange comme un jeune loup affamé, en petite fille très prosaïque.

Ah! je me sens mieux!... me voilà vaillante et alerte! l'excitation nerveuse qui depuis deux jours me tenait sous pression est maintenant tombée.

A sept heures nous sommes à cheval, tante May, mes oncles, Louis, mes cousines et moi. Nous formons une jolie caravane, élégante et bien en selle.

A huit heures, nous rejoignons l'état-major sur le plateau de la Croix-Marée, centre des opérations. Là aura lieu la charge de la fin des manœuvres. La fusillade crépite déjà sur divers points; depuis un moment le canon tonne, nous avons grand mal à tenir nos chevaux.

Ah! Markinsen est là! je l'étudie furtivement; vraiment, c'est un cavalier accompli, un beau soldat.

Il monte à cheval comme il danse, avec grâce et souplesse, et c'est à peine si on devine la main volontaire qui dirige et maintient le fougueux alazan.

Un simple salut militaire à l'adresse de notre groupe. Le lieutenant se tient à l'écart en une attitude réservée et sérieuse que je ne lui connais pas et qui me plaît assez! Il paraît tout à son métier et ne quitte pas le général de Lanoü absorbé par la manœuvre, qu'il critique ou approuve d'un mot bref ou d'un signe imperceptible d'acquiescement.

Plusieurs fois, sur un appel rapide, un ordre à peine formulé j'ai vu Markinsen s'éloigner au petit galop de chasse et revenue à bride abattue, communiquant des observations laconiques, précises et toujours claires, sans doute, car elles sont accueillies sans commentaire, avec intérêt et bienveillance.

Oh! j'aime à le voir sous ce jour-là, enfin, occupé par un autre souci que celui de séduire les femmes! Et comme pour donner une consécration à mon jugement, il me semble que le général se concerte avec quelques-uns de ses officiers et s'adresse ensuite à son aide de camp.

(A suivre.)

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Samedi soir, une affiche verte recouvrant les « placards » du jour apposés sur les murs de la Comédie, annonçait un changement partiel du spectacle : à la place de *L'Augusta*, qu'une indisposition de Mme Piérat empêchait de représenter, *L'Humble Offrande* accompagnerait le *Barbier de Séville*. Le poème de M. André Rivoire avait été donné l'après-midi au cours d'un gala organisé dans la salle du Théâtre-Français, mais en réalité, il paraissait le soir, pour la première fois, devant le public de la Comédie-Française, ainsi que Berr l'a proclamé d'ailleurs en nommant l'auteur.

Dimanche, nous avons assisté à une très intéressante matinée classique : *Bérénice* et *Tartuffe*.

La distribution de *Tartuffe* m'a ravi parce qu'elle paraît marquer le retour à l'alternance des différents titulaires des rôles que les règlements de la Maison ont sagement prévue, mais que l'on respectait bien rarement ! Prenons *Tartuffe* à titre d'exemple. Savez-vous combien d'artistes, actuellement en service, ont interprété les quatre rôles principaux ?

En voici la liste avec l'année, date de leur premier essai :

Tartuffe : Silvain (1879) ; Paul Mounet (1907) ; Jacques Fenoux (1912) ; Henri Mayer (1915).

Orgon : Siblot (1905) ; Ravet (1909) ; Bernard (1911) ; de Féraudy (1915) ; Silvain (1916).

Elmire : Mmes Louise Silvain (1901) ; Cécile Sorel (1903) ; Suzanne Devoyod (1908) ; Robinne (1911) ; Simone Damaury (1915) ; E. Dux (1916).

Dorine : Mmes Rachel Boyer (1888) ; Thérèse Kolb (1898) ; Dussane (1907) ; A. de Chauveron (1914) ; Bretty (1915).

Il est bien certain — qu'il s'agisse du *Tartuffe* ou de toute autre pièce du répertoire, — que tous les artistes ayant joué un rôle ne peuvent le garder éternellement. Les uns sont insensiblement amenés à changer d'emploi, à cause de la transformation de leur physique ; d'autres n'avaient fait qu'une malheureuse tentative qu'il serait inutile et même imprudent de renouveler. Mais, quand il est reconnu par l'Administrateur et le Comité qu'un artiste reste capable de jouer un rôle de son répertoire à la satisfaction du public, il est du devoir de l'Administrateur et du Comité de fournir à cet artiste les moyens d'y « exercer ses talents », suivant les termes de 1812, le plus souvent possible. Dimanche, Mlle Rachel Boyer jouait *Dorine* ; elle ne l'avait pas incarnée depuis 1911 ! Or, elle s'y est montrée une gaillarde « fille suivante » d'une vigoureuse robustesse, bien propre à soutenir le choc d'un *Orgon* de l'envergure de Silvain, et la salle entière l'a rappelée trois fois à la fin du deuxième acte en compagnie de Le Roy et de Mlle Leconte, tous deux charmants et très vivants dans la délicieuse scène de dépit amoureux.

Le soir, après une représentation de *Mademoiselle de Belle-Isle*, brillante chez Mme Sorel, émouvante avec Mme Colonna Romano, un peu grise avec H. Mayer, j'ai revu *L'Humble Offrande*. En deux mots, voici la pièce :

Le rideau se lève sur la mansarde de la *Nuit d'Octobre*. Pourtant, en voyant au premier plan, à droite, Berr, en veston de velours, les cheveux grisonnants, fumant une cigarette, assis auprès d'une table, et surtout, en apercevant une porte qui s'ouvre à gauche sur une chambre où Mlle Leconte coud gentiment sous la lampe, on pense à une *Paix chez soi* où le mari aurait enfin triomphé ! En fait, nous sommes chez un poète dont la Muse n'est plus une figure idéale, immatérielle, mais sa propre compagne. Comme le héros de Musset, il a déserté son cabinet d'études, au moins son labeur quotidien ; il se lamente devant les feuillets blancs où il n'a plus le goût d'écrire une ligne ! Trop âgé pour combattre, il a honte de ce qu'il appelle son « inutilité ». Est-ce le moment de composer des vers — des vers aimables et légers comme les siens, — quand tant de jeunes hommes.

Cimentent de leur corps le mur qui nous défend.

Il ne croit payer sa dette, bien faiblement, qu'à « à force de souffrir ». Sa femme ne l'entend pas ainsi. Elle le console d'abord en lui disant de douces paroles ; elles ne servent qu'à raviver ses regrets douloureux. Il revoit sa jeunesse nourrie de l'idée de revanche. Hélas ! le mirage de la régénération du monde par la paix universelle a retardé le moment des combats. L'heure a sonné ; trop tard pour lui ! Sa Muse, alors, change de ton. Après avoir déclaré...

D'autant plus accablant s'il était volontaire

Le fait de ne pas tenir son rang aux armées, elle ajoute que pour ceux que la Nation n'a pas appelés le devoir est de remplir simplement leur tâche accoutumée ; les poètes surtout ne doivent pas s'amollir dans un morne et torpide ennui ; leur voix sera nécessaire pour exalter les héroïques actions de nos soldats ; et ayant, enfin dessillé les yeux de son mari, elle le conduit doucement vers sa table de travail où il va, écrivant, apporter au pays son humble offrande.

Emile Mas.

A l'Opéra. — La première représentation du *Roman d'Es-telle* a été fixée à jeudi prochain. Ce concert de l'époque 1830 aura pour principale interprète Mme Marguerite Carré. Les

airs les plus célèbres, aujourd'hui presque oubliés, de Chérubini, Auber, Bellini, Hérold et Berlioz, seront ressuscités dans un cadre évoquant la période romantique avec son entraînement et sa poésie, ses chants patriotiques et ses danses colorées.

A la Comédie-Française. — Aujourd'hui mardi 7 mars, matinée à 1 h. 1/2 : *Britannicus*, tragédie en cinq actes, de Racine : MM. Silvain, Paul Mounet, Georges Le Roy, de Max, Mmes Weber, Quintini, Garay-Myriel ; le *Malade imaginaire*, comédie en trois actes de Molière : MM. Georges Berr, Jacques Fenoux, Siblot, Falconnier, Lafon, André Polack, René Rocher, Barral ; Mmes Rachel Boyer, Simone Damaury, Huguette Dufras, la petite Charlotte Boursin.

En soirée, à 8 heures (abonnement), les *Honnêtes femmes*, comédie en un acte, en prose, d'Henry Becque : M. André Polack, Mmes Yvonne Liffraud, Lherbay, Emilienne Dux ; *L'Humble Offrande*, poème en un acte de M. André Rivoire : M. Georges Berr, Mlle Leconte ; *Il ne faut jurer de rien*, comédie en trois actes, en prose, d'Alfred de Musset ; débuts de Mlle Nizan : MM. Siblot, Van Buck ; Léon Bernard, l'Abbé ; Falconnier, un Aubergiste ; Georges Le Roy, Valentin ; Hieronimus, un Maître de danse ; Mmes Pierson, la Baronne ; Nizan (1^{re} fois), Cécile ; M. Chalze, un Paysan.

Mme Piérat étant un peu souffrante, le spectacle du vendredi 10 mars la *Marche nuptiale* ne pourra avoir lieu. On donnera, à 8 heures, le *Monde où l'on s'ennuie* et *L'Humble Offrande*.

A l'Odéon. — En matinée, à 2 heures, *L'Arlesienne* (MM. Desjardins, Mosnier, Dauvillier, Lehmann, Mmes Odette de Fehli, Kerwick). Orchestre des Concerts Colonne-Lamoureux, sous la direction de M. Camille Chevillard.

En soirée, à 8 heures, *Par le glaive* (MM. Desjardins, Mosnier, Yonnel, Mmes Briey, Bérandère, Molina).

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui mardi, à 2 heures 1/2, deuxième matinée du nouveau spectacle, *Paris aux quinquets*, la triomphale revue de M. Michel Carré ; le *Successeur*, la fine et amusante comédie de M. Robert Dieudonné, et *Devant le rideau* ! le joli prologue de M. Georges Davize, avec toute la brillante interprétation, Mmes Alice Bonheur, Mériandol, Reine Dorns et Yane Exlane, M. Berthez, etc.

MARDI 7 MARS

La matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Britannicus*, le *Malade imaginaire*.

Opéra-Comique. — A 2 heures, *Carmen*.

Odéon. — A 2 heures, *L'Arlesienne*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, les *Mousquetaires au couvent*.

Même spectacle que le soir : Antoine, Ambigu, Bouffes-Parisiens, Capucines, Châtelet, Cluny, Déjazet, Gaité, Grand-Guignol, Gymnase, Porte-Saint-Martin, Réjane, Palais-Royal, Renaissance, Sarah-Bernhardt, Variétés, Vaudeville.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, les *Honnêtes Femmes*, *Il ne faut jurer de rien*, *L'Humble Offrande*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *Le Chapeau de paille d'Italie*, la *Prémière de la Marseillaise*, A 8 heures, *L'Espionne*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'Honfleur*.

Atelier. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mini Pinson*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, tous les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 150-40). — A 8 h. 15, *Paris aux Quinquets*, le *Successeur*, *Devant le Rideau*.

Cluny. — A 8 h. 30, *Maître Nénuphar* ; *Si jamais je te pince !*

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *le Cyclope* ; *la Maison dans la brume* ; *le Court-Circuit* ; *l'Homme qui fut aimé*.

Gymnase. — A 8 h. 45, les *Deux Vestales* (dernières).

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu* ; *Hortense a dit* : « J'm'en f... »

Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.

Théâtre-Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *le Chemineau*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *le Pré aux Clercs*.

Variétés. — A 8 h. 30, *l'Impromptu du paquetage*, *la Bonne intention*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall 15 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les *Bobines d'Or*, *Zeppelin sur Solontique*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. : Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *La Mer*, les *Mystères* (2^e série, 1^{er} épisode), les *Tracteurs automobiles en Alsace* et *Nos soldats à Solontique*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

POUR LA BELGIQUE

Une manifestation organisée en l'honneur de la Belgique par l'Alliance Franco-Belge, dont le siège est situé 58, rue de la Victoire, à Paris, aura lieu le samedi 11 mars, à 2 heures et demie, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Paul Deschanel, de l'Académie française, président de la Chambre des députés, qui prononcera un discours.

M. le président de la République assistera à cette manifestation.

M. Carton de Wiart, ministre de la Justice ; M. le baron Beyens, ministre des Affaires étrangères ; M. Vandervelde, ministre d'Etat ; le poète belge Verhaeren ; M. Louis Barthou, ancien président du Conseil des ministres, député ; M. Steeg, ancien ministre, sénateur, président de l'Alliance, prendront la parole.

Les ministres, les membres du corps diplomatique, les représentants des grands Corps de l'Etat, les membres de l'Institut, les professeurs de l'Université seront invités à cette manifestation.

M. Noté, de l'Opéra, et l'Association des Concerts Colonne-Lamoureux exécuteront la partie artistique de cette manifestation.

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

BIENFAISANCE

L'œuvre « *L'Enfant du Soldat* », fondée par le comte Fleury, et dont la comtesse de Martimprey est présidente d'honneur, a, depuis seize mois, habillé plus de trois mille enfants et envoyé des colis réguliers à près de deux mille combattants des provinces envahies. Pour augmenter son rayonnement de bienfaisance, l'œuvre a obtenu l'autorisation d'une tombola artistique.

Avec leur générosité coutumière, les peintres les plus éminents, les dessinateurs célèbres ont fait le don gracieux de leurs œuvres, qui sont dès maintenant exposées, 195, boulevard Saint-Germain. On y trouve également des billets à 1 franc, ainsi qu'à la *Mode illustrée*, 26, rue Jacob.

MARIAGES

En l'église Saint-Jean de Neuilly vient d'être béni, dans l'intimité, le mariage de Mlle Fernande Prat, fille de M. et Mme Fernand Prat, avec M. Robert Lacroix, lieutenant aviateur.

NAISSANCES

La baronne Gonzague de La Boullerie, née Ormesson, femme du capitaine de cavalerie, a mis au monde, à Paris, une fille, Eliane.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De notre confrère Emile Penot, ancien rédacteur au *Soleil*, ancien syndic et vice-président de l'Association des Journalistes parlementaires, décédé en son domicile, 31, boulevard Exelmans, à l'âge de soixante-deux ans ;

De M. Henri Baigue, chevalier de la Légion d'honneur, ancien maire de Besançon, ancien conseiller général du Doubs, décédé âgé de soixante-quatorze ans, à Besançon ;

De M. Paul Bertrand, percepteur, frère de M. Joseph Bertrand, secrétaire général de la *Revue des Deux Mondes*, décédé à Jussey ;

De Mme Pierre de Canteloube de Marmies, décédée à Paris, femme du chef d'escadron de cavalerie au front.

Faits divers

PARIS

Ecrasé par une automobile

Hier matin, à dix heures, en face du numéro 172 de la rue de Rivoli, une automobile, conduite par le chauffeur Léon Marius, 27 ans, employé à l'usine Woyler, 78, quai du Port-a-l'Anglais, a renversé un homme, âgé d'une cinquantaine d'années, porteur de papiers au nom de Mortier, 38, rue de Lourmel.

Le malheureux est mort à l'hôpital de la Charité, où on l'avait transporté.

Mysérieux blessé

Vers six heures et demie, hier matin, les agents ont découvert, étendu dans une mare de sang, en face du numéro 121 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, un homme dont les jambes et la main droite portaient des blessures paraissant avoir été faites avec un instrument tranchant.

La victime est soignée à l'hôpital Beaujon, mais jusqu'à présent son identité n'a pu être établie. Une enquête est ouverte afin de savoir, d'autre part, dans quelles circonstances elle a été blessée.

DÉPARTEMENTS

Une automobile dans un canal

CALAIS (*Dépêche particulière*). — Quai de l'Est, à Calais, un camion automobile, appartenant à l'armée anglaise, fit une embardée et alla se jeter dans le canal, entraînant avec lui trois hommes qui se trouvaient à bord. Les infortunés tombèrent à se dégager de leur situation critique.

Broyée sous un train

TROYES (*Dépêche particulière*). — Une institutrice retraitée, Mlle Maie Masson, demeurant à Armentières, se trouvait dans la gare de Bar-sur-Aube, quand, voulant traverser les voies, elle commit l'imprudence de passer entre deux wagons. A ce moment, ces derniers démarrèrent et l'infortunée fut affreusement broyée.

A l'Hôtel de Ville

L'hospitalisation des militaires tuberculeux

Convoqués en session extraordinaire, nos édiles se sont réunis hier en séance publique.

L'assemblée a discuté une proposition de M. Dausset, déposée au cours de la dernière session, ayant pour objet l'édification, sur les parcelles disponibles de terrain des hôpitaux et hospices de Paris, de baraques destinées à l'isolement et au traitement des militaires tuberculeux domiciliés dans le département de la Seine, de façon à permettre la création de 2.500 lits. Saisie par l'administration de cette proposition, la cinquième commission avait chargé son président, M. Henri Rousselle, du rapport.

Le représentant du quartier de la Maison-Blanche s'est attaché à démontrer que la réalisation de ce projet rendrait d'importants services. En effet, malgré toutes les bonnes volontés, les salles des hôpitaux sont envahies par les tuberculeux et, après la guerre, il y aura à faire face à de nombreuses demandes d'admissions. La dépense de premier établissement serait de 4.700.000 francs ; en outre, une somme de 3 millions devra être consacrée annuellement à l'entretien des malades.

Le rapporteur a terminé en rappelant qu'il y avait là pour la Ville un devoir social à remplir et certes elle n'y faillira pas.

L'assemblée lui a répondu en adoptant les conclusions de son rapport.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Championnat de football du « Latium » pour 1916. — Ce championnat, organisé par la F.J.G.C., a été disputé par quatre sociétés : *Fortitudo*, *Pro Roma*, *Juventus* et *Audace*. C'est la *Fortitudo* qui a gagné. Classement des autres sociétés : *Juventus*, *Pro Roma* et *Audace*.

Un nouveau groupement. — Deux des clubs importants de la L.F.A., la J.A. de Saint-Ouen et l'Olympique, viennent de fonder un groupement sous le nom de « Entente Ligeuse ». Ce groupement ne disputera que des matches amicaux ; la première partie de cette nouvelle entente aura lieu contre une équipe fédérale au profit de l'œuvre des « Ballons des soldats ».

CROSS-COUNTRY

An C.P. de Montrouge. — Le Cercle Pédestre de Montrouge, vainqueur de la Coupe Nationale 1915-1916, catégorie A, s'occupe dès maintenant de ses jeunes espoirs pour la saison de piste, et a établi un programme en rapport avec les épreuves officielles. Cette jeune société, seulement fondée en 1914, a eu de vrais succès en athlétisme et en cross-country. Plusieurs matches avec des équipes parisiennes et provinciales sont à

l'étude. Les jeunes gens voulant pratiquer l'athlétisme trouveront tous les renseignements nécessaires au siège social, 217, avenue du Maine, ou écrire au secrétaire M. E. Robert, 8, rue des Capucines, à Paris. Pour finir la saison de cross-country, le C.P.M. a élaboré le programme que voici : 5 mars : entraînement à la Croix-de-Berny ; 12 mars : troisième et dernière épreuve du Prix Colas sur 8 kilomètres, scratch ; 19 mars : entraînement à Saint-Cloud ; 26 mars : Prix Guillemaire. L'ouverture de la saison de piste est fixée au dimanche 2 avril.

AVIATION

A l'Aéro Club de France. — Le comité de l'Aéro Club de France, réuni sous la présidence de M. Henry Deutsch (de la Meurthe), a procédé à l'admission de MM. le baron d'Aubigny, André Bessières, Paul Boutiron, René Blandin, Achille Fould, Raymond Jean, Henri Lehmann, Henri Mirguet, André Perpette, Paul Roque, René Roussin, Victor Selaquet et Jules Védrières, adjudant, pilote aviateur, dont les nombreux et brillants exploits depuis le début des hostilités lui ont valu le traitement de chevalier de la Légion d'honneur, la médaille militaire et la croix de guerre avec trois palmes. Le comité a homologué de nombreux brevets de pilotes aviateurs.

Au cours de la réunion qui a suivi la séance du comité, M. Paul Painlevé, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, intéressé à la Défense nationale, répondant au président, a prononcé un remarquable dis-

cours à la gloire immortelle des héros de la cinquième arme, qui, a-t-il dit, en ce moment même, au-dessus des trombes d'acier et d'explosions, doivent donner, suivant la formule fameuse, « des ailes au drapeau tricolore ».

La Bourse de Paris

DU 6 MARS 1916

La séance d'aujourd'hui a été beaucoup plus satisfaisante que la précédente tant au point de vue de l'activité qu'à celui de la tenue des cours que nous laissons dans de nombreux cas en reprise sur leur clôture de samedi dernier. C'est ainsi que, parmi nos rentes, le 3 0/0 perpétuel progresse à 62,50 au comptant et 62,60 à terme, en même temps que le 5 0/0 s'améliore à 88,35. Les fonds étrangers sont toutefois moins bien tenus, l'Extérieure, notamment, ne cède à 90,10. Parmi les établissements de crédit, la Banque de France esquisse un léger mouvement en avant à 4.498 ; de même le Crédit Lyonnais cote 975 contre 970.

Les grands Chemins français ont eu des transactions assez suivies : le Nord reste à 1.110, le P.-L.-M. à 940 ; fermet de l'Ouest à 695 et de l'Est à 725. Aux cuprifères, le Rio est recherché jusqu'à 1.735.

En banque, les valeurs de caoutchouc regagnent des fractions plus ou moins appréciables.

Bonne tenue des industrielles russes.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,08 ; Suisse, 112 ; Amsterdam, 251 ; Pétersbourg, 187 ; New-York, 589 ; Italie, 88 ; Barcelone, 559 1/2.

L'Information

JOURNAL POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

10, Place de la Bourse == PARIS

5.000 mots de dépêches inédites par jour.

Supplément financier quotidien avec une cote complète des cours du jour.

L'IMPOT

SUR LE REVENU

Faut-il faire la déclaration conseillée par la loi ?

Comment la faire ?

Quelles sont les charges à déduire du revenu brut ?

Texte officiel complet des lois, décrets et règlements d'administration publique, avec commentaires à l'usage des contribuables soumis à l'impôt sur le revenu.

Brochure de 48 pages éditée par

L'Information

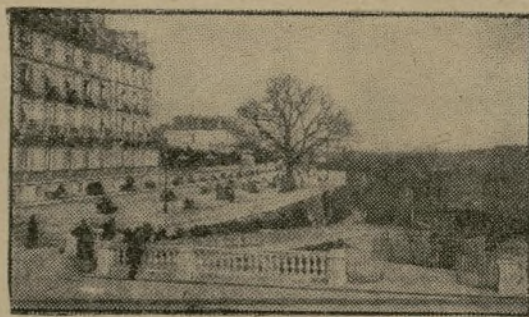
ET MISE EN VENTE DANS SES BUREAUX

PARIS == 10, Place de la Bourse == PARIS

PRIX UN FRANC (Envoi franco)

FOURRURES EN SOLDE

Avant inventaire, rabais 40 à 50 % Vêtements Astrakan, Hudson, etc., écharpes, cravates, manchettes. Ouv. dimanche. A la Manufacture de Fourrures, 68, boulevard Sébastopol.



PAU VILLEGATURE PRINTANIÈRE
(Le boulevard des Pyrénées)

50 FR. L'ECOLE DE CHAUFFEURS
DUBOIS et C^{ie}, ing. E.C.P., 112, R. Tocqueville, Paris. — BREVETS CIVIL et MILITAIRE. — Tél. Wagram 62-37.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX

DE CHAPOTEAUT.

FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé spécialement aux

CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS : 8 RUE VIVIENNE, PARIS.



HUILE d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22.75 le bidon de 10 lit. fco toutes gares contre remboursements. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.



TITRES Français et Etrangers. Achat au maximum. Bank, 137, fg St-Denis, Paris, de 2 à 6 h.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard,

Après les récentes actions en Champagne



LE RETOUR DES TRANCHEES



TRANSPORT DES BLESSES



TRANCHEES ALLEMANDES BOULEVERSEES



UN AVION ENNEMI PASSE AU DESSUS DES LIGNES



EN ROUTE POUR LES PREMIERES LIGNES



EN AUTO SUR LE FRONT

Les Allemands faisaient grand bruit dernièrement autour d'un succès local remporté par eux, en Champagne. Ils oublièrent simplement d'ajouter que nous-mêmes, quelques jours avant, avions remporté dans la même région un avantage au moins aussi important, en leur capturant plusieurs centaines de prisonniers.